



REVUE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN-KARDEC

37^e ANNÉE

N^o 8.

1^{er} AOUT 1894.

LES ANIMAUX ONT UNE AME

Nous insérons la lettre intéressante de notre correspondant M. J. T., de Carcassonne, investigateur bien résolu à connaître tout ce que donnent les manifestations des désincarnés au point de vue de la physiologie humaine, de la psychologie de l'esprit et de la science en général.

M. J. T., à propos d'une apparition d'un vieillard, signalée par un médium et de celle du chien de ce vieillard, apparitions reconnues exactes et réelles par les personnes présentes, nous demande si les animaux ont vraiment une âme et comment ils peuvent se matérialiser? ou bien si les esprits ont un mode pour créer l'apparence de ces animaux, et quels moyens ils emploient pour s'en faire suivre et les laisser se manifester tangiblement si ce ne sont que des ombres de choses?

Les médiums voyants ayant signalé maintes fois ces apparitions de bêtes familières, nettement caractérisées par la couleur de leur robe, de leur collier, de la forme de la tête et du corps avec leurs particularités diverses, et cela en France, nous avons alors donné créance aux récits de faits similaires envoyés par des hommes respectables habitants les pays étrangers, soit en Europe, en Amérique, en Asie et en Océanie : de plus les animaux auraient été vus par des sociétés entières.

Ces apparitions étaient concrètes, tangibles, et chacun d'exprimer son étonnement par des interrogations aux esprits, lesquels ont répondu que les êtres formés de matière inerte et neutre, étaient *mus* par un principe actif et intelligent, *par une âme*. Or, les esprits sont nos professeurs en telles matières.

Des observateurs de premier ordre, des philosophes professeurs de physiologie comparée, et de grands naturalistes tels que Huber, Walkenaer, Dr Vinson, Lebon, Du Bois-Raymond, Brodie, Draper, Edouard Chartron, Michelet, d'Orbigny Alexandre, Blanchard, Russell-Wallace, Swammerdam, De Maraldi, Réaumur, Schirach, Wilhelmi, John Hunter, Dzierzon, Victor Meunier, Franklin, Toussenel, etc., etc., se sont livrés à des recherches minutieuses sur les manifestations des insectes, des oiseaux et des mammifères ; après de longs examens tous ont établi avec respect, avec admiration que celui qui se livre à l'étude de la nature, trouve chez un insecte, une molécule microscopique de substance nerveuse, le siège des facultés du travail de l'ordre, de l'affection, du courage, qualités qui constituent une âme.

Tous affirment que l'intelligence de l'homme et de la même nature que celle des animaux, car ces derniers pour atteindre leur but, nous prouvent par les moyens dont ils se servent qu'ils possèdent la faculté de raisonner.

Ils disent aussi que ces êtres sensément méprisables ont la patience et la persévérance de travailler seize et dix-sept heures chaque jour pour élever leurs petits, ce qui prouve leurs facultés affectives et morales en vivant en société, tandis que les hommes sont, pour la plupart, incapables de soutenir pendant plus de quatre ou cinq heures une occupation mentale suivie ; les insectes nous donnent ainsi de rudes et salutaires leçons.

Draper affirme que le système social établi sous les Incas du Pérou, of-frait une similitude complète avec les institutions sociales et la conduite personnelle de l'insecte ; il prétend que l'homme apprend à se connaître lui-même en étudiant les créations animales inférieures, telles que l'abeille, la guêpe, la fourmi, l'oiseau, et qu'entre un être minuscule et l'homme il y a similitude complète.

La maternité étant la règle chez les animaux, ces peuplades intelligentes d'êtres sont loin d'être de simples automates, comme on a tant voulu le prouver ; seulement la maternité ici se borne à un acte prémédité de conservation et de reproduction, et comme tout acte intellectuel ne peut être que la conséquence d'un acte antérieur, l'un engendre l'autre.

Nous considérons comme une chimère de croire à une pensée spontanée produite par le sujet pensant, tout provenant de causes génératrices.

Le périsprit, en formant le corps, cette demeure de l'esprit, le dispose dans les conditions voulues pour répondre aux causes génératrices qui ont élevé cette âme dans ses existences passées.

Les ganglions, corps arrondis remarqués sur le trajet de nos nerfs et formés de substances nerveuses, servent à mêler et à croiser des nerfs provenant des divers troncs nouveaux de notre corps ; ils assurent ainsi certaines communications sympathiques, soit en contractant les nerfs, soit en ame-

nant un afflux ou une plus grande quantité de sang dans les parties de nos organes, pour s'y distribuer et leur donner une chaleur plus considérable. Ces ganglions agissent ainsi sur tous nos organes.

Avec les plus savants physiologistes, nous affirmons que ces ganglions nerveux sont les appareils d'enregistrement qui conservent les vestiges du passé, tout ce qui appartient au temps et à l'espace, — l'œil est l'organe de l'espace, l'oreille l'organe du temps.

Ces deux appareils sont d'une justesse et d'une précision exquis, bien plus que l'organe du toucher.

Or, les animaux inférieurs, insectes, oiseaux, mammifères, reçoivent par leurs ganglions sympathiques, non seulement les impressions reçues par le contact de leur corps avec tous les objets plastiques, et sur toute leur périphérie, mais aussi les impressions que donnent l'ouïe, l'odorat, la vue puisqu'ils s'en rappellent et savent en profiter.

Ces impressions diverses qui ressemblent à celles que ressent l'homme et la combinaison engendrée dans la pensée de la bête dite inférieure, par l'action mutuelle de ses impressions, nous obligent à placer les insectes, les oiseaux et les mammifères au-dessus de l'automate, car chez eux la réaction suit instantanément l'action.

Plus le sang reçoit d'oxygène par l'acte de la respiration, plus l'animal se sent actif et fortifié ; l'oxydation du sang, son oxygénation chez les oiseaux et les insectes sont des conditions chimiques essentielles de la puissance extraordinaire de leur appareil nerveux.

Tous les êtres vivants ressentent cette influence ; une respiration lente donne de l'apathie, une respiration active prouve l'énergie et la vitalité.

En conséquence, le classement par les nœuds ganglioniques de toute forme externe aux sens, n'est pas plus soumis à la ressemblance de cette forme, que le caractère d'imprimerie qui sert à composer un volume n'est conforme à la pensée qui le dicta. — Le signal télégraphique n'a aucune ressemblance avec le mot qu'il transmet.

Si l'insecte enregistre des impressions anciennes, l'animal supérieur imprimera ces faits dans sa mémoire d'une manière plus parfaite, car cette mémoire s'est élevée progressivement avec lui.

L'être rudimentaire seul est un simple automate qui a besoin d'évolution pour passer de son état vague à un état de perfectionnement relatif, et acquérir d'autres facultés intellectuelles par son développement à des degrés progressifs et successifs dans l'échelle zoologique.

La vie sociale ne peut commencer qu'avec l'extension et l'accroissement de la vie individuelle.

Si, chez l'insecte, le langage des antennes suffit à toutes les relations ;

chez le mammifère une intonation et un signe ; chez l'oiseau un cri ; chez l'homme le premier des animaux, l'acquisition de la voix et de la parole lui permettent la connaissance d'un individu verbalement transmise à autrui, ou bien les actes et les idées émises par une génération à une autre.

A tous les degrés de l'échelle animale qui se termine à l'homme, ce sont des impressions transmises, purement et simplement, toujours en rapport avec l'intelligence de l'être qui les perçoit, mais qui les a définitivement acquises pour s'en servir soit dans cette existence, soit dans ses vies successives, fatalement nécessaires à son avancement.

Le chien qui apparaît aux yeux d'un voyant, qui se caractérise pour être reconnu, est donc une âme qui a acquis par des impressions successives le bon souvenir, la reconnaissance, le dévouement, l'affection, criteriums moraux d'un haut caractère ; en apparaissant, il est sans doute aidé, secondé dans sa manifestation, mais ce fait ressort de l'ordre naturel des choses et n'est point différent du phénomène d'apparition d'un esprit désincarné.

Ce sont des âmes à des degrés divers qui se souviennent et nous en donnent la preuve.

Le chien est un frère cadet qui monte l'échelle des êtres, selon l'éternelle ascension de tout ce qui existe et lorsque cette âme aura conquis la parole, comme nous elle acquerra la tradition parlée ; à l'aide d'un contrôle continu, elle sera conduite par le souvenir et les influences du passé, autant que par ses actes quotidiens.

La raison ne se détermine que par l'expérience, les épreuves deviennent son criterium ; c'est ainsi qu'elle acquiert l'esprit de justice, le plus précieux des biens.

Pour appuyer tout ce qui précède, nous allons citer trois faits qui prouvent qu'un chien peut se manifester, et que la médiumnité voyante est un fait brutal.

Il y a vingt-huit ans, je reçus la visite d'un gentilhomme russe, inconnu de moi, M. le comte de Lvoff, président de la Cour à Moscou ; c'était en hiver et il faisait très froid.

Nous devisions, assis aux deux coins du foyer, lorsque Mme Ernest Bosc, femme d'un érudit, me fit l'honneur de venir à notre administration.

Je présentai M. de Lvoff à Mme Bosc. Cette dame le voyait pour la première fois ; je les laissai causer pour m'occuper de correspondance.

Après un quart d'heure de conversation, Mme Bosc prévint M. de Lvoff qu'elle voyait une chose assez étrange à côté de lui.

Que voyez vous donc Madame ? Voulez-vous me le dire, je vous prie ? Êtes-vous médium voyant ?

Parfois Monsieur, je ne sais lorsque ce cas se présente ; cela est indépendant de ma volonté :

Je vois un chien de Terre-Neuve, énorme, dont le poil est très blanc, sauf les quatre pattes tachées de noir et les oreilles sont noires. Il y a comme une étoile de même couleur au front. Ce chien a l'air très intelligent, vous regarde avec amour... sur un collier d'argent, fermé par un cadenas, il y a votre nom et votre prénom. (Elle les désigna exactement.) Comme il vous aime !

M. de Lvoff était très ému, deux grosses larmes roulaient sur ses joues ; il répondit : Alors les chiens ont une âme, puisque mon ami fidèle vient se manifester?... La présence de ce bon Tomy me touche profondément.

Si vous pouviez le voir, Monsieur ! il est si heureux que vous vous rappeliez de lui, ses mouvements l'indiquent. Et M. de Lvoff se sentit frôler comme jadis le faisait Tomy.

Je te remercie, chère et aimable bête. Madame, je fus un jeune garçon turbulent et étourdi ; mes parents m'avaient confié à ce Terre-Neuve qui ne me quittait jamais, car il fut le dévouement même ; une rivière passait dans notre propriété, et souvent je m'y serais noyé si Tomy ne m'eût repêché et apporté à la maison ; je le considérais comme un frère et lorsqu'il est mort, à l'âge de 12 ans, je l'ai pleuré comme on le fait pour un compagnon. Merci bon Tomy qui ne m'a pas oublié.

Telle fut cette manifestation d'un chien venu seul pour apparaître à son maître, et ni moi ni Mme Bosc ne connaissions M. de Lvoff ; la bonne bête avait pu se présenter avec son pelage caractéristique, avec son collier et sa physionomie pour être parfaitement reconnue, phénomène intelligent dû à une âme qui se souvenait, qui aimait et qui par un mode de matérialisation dont nous n'avons pas la clef, a concrété une image visible pour le médium en visant un but nettement déterminé.

Cette apparition nous amena à cette conclusion que nous savions encore bien peu sur la genèse des choses et l'au-delà de la vie, qu'il était bon d'en longuement méditer.

Voici deux autres apparitions remarquables qui prouveront la réalité de la médiumnité voyante :

Le même médium était auprès de Mme Leymarie, lorsque j'entrai avec un ami, M. Ladame, avocat retiré au village de Jaux, près Compiègne, dont il était le maire et le conseiller général ; je le présentai et une conversation animée s'engagea sur toutes choses.

M. Ladame était très gai, spirituel et plein de bon sens ; il nous racontait une anecdote plaisante, lorsque le médium lui dit, tout à coup, que derrière lui il y avait un homme en blouse bleue ; M. Ladame se retourna vivement

et ne voyant rien, s'étonnait d'une telle imagination, venue de la dame d'un architecte éminent de la ville de Paris, auteur du grand dictionnaire d'architecture.

Ce n'est point une fiction Monsieur ; veuillez m'écouter je vous prie :

L'homme à la blouse bleue est très grand ; il a une chemise au col rabattu, avec une cravate rouge nouée ; ses yeux sont bleus et vifs, ses cheveux blancs, figure ovale et rasée, de grandes oreilles plates non ourlées, un nez très fort et bourgeonné, car il aime bien le vin et son visage est fortement coloré ; sur la tête il porte une casquette en soie noire, avec visière. Cet homme vous regarde en souriant car il vous estime beaucoup, et je lis sur une pancarte :

Oui je vous aime bien, mais j'ai un reproche à vous faire, Monsieur le Maire ; je vous ai laissé sur papier timbré l'ordre de me faire enterrer civilement et vous avez permis que le curé, mon ennemi, enterrât mon corps en compagnie de ses confrères ; vous le comprenez bien je ne suis pas satisfait de cette décision-là, contraire à mes dernières volontés et qui a bien fait rire à mes dépens, mes amis et M. le curé.

M. Ladame, homme énergique, néantiste mais juste et bon, était interloqué et enfin il répondit : « Cependant il sait bien que je n'ai pu faire « autrement ; il y avait deux enfants mineurs et deux tantes dévotes fort « riches, dont ils sont les héritiers naturels, m'ont affirmé qu'elles les dés-
« hériteraient si le corps de leur frère n'allait pas à l'église ; j'ai dû m'incli-
« ner devant l'intérêt des enfants. »

L'homme à la blouse bleue branle la tête, répondit Mme Bose, et croit qu'il y avait là une objection sérieuse mais que le maire devait passer outre et suivre sa volonté, bien exprimée selon la loi ; ses deux sœurs auraient capitulé car elles aiment leurs neveux, et leur menace n'eût été qu'un feu de paille. Il tenait à vous dire la vérité, en ami.

J'intervins alors et demandai à mon ami si le brave homme était réellement vêtu et noté, physionomiquement, comme l'avait indiqué Mme Bose.

Certainement, répondit M. Ladame ; il est mort il y a un mois et j'ai en main ses dernières volontés.

Ce que j'admire le plus en cela, répondis-je, c'est que vous soyez néantiste et que vous discutiez avec l'esprit d'un soi-disant mort, qui vient vous rappeler à l'ordre ; sortez-vous de là et gaussez-vous encore des spirites et de leurs hallucinations.

M. Ladame ne savait que répondre ; cet honnête homme avait compris et depuis, il lisait ; il méditait le pourquoi des rudes épreuves qui étaient venues le frapper avant sa mort, lui, l'homme d'études et de bons conseils, désintéressé, le vrai juste.

Voici un dernier récit authentique comme les deux premiers :

Vers 1863, tous les étés, nous allions à Pimprez, près Compiègne, chez une parente qui nous y attirait ; le curé Julien, homme de six pieds, venait pour causer avec nous ; excellent musicien et professeur d'harmonie, de chant, d'instruments divers au petit séminaire de Noyon, il était heureux de deviser, d'entendre exécuter des morceaux de choix par Mme Leymarie.

Nous dûmes cesser nos relations jusqu'en 1869, époque où ce colosse, véritable hercule, se sentant mourir, me fit prier de venir voir un mourant, s'excusa pour ses paroles trop vives, me dit qu'il croyait à la pluralité des existences sur la terre, me remercia de le lui avoir prouvé jadis et que, si étant désincarné cela était, il viendrait, par un moyen quelconque le certifier.

En 1873 je ne pensais plus à cet abbé, car les événements s'étaient précipités et mon existence était surmenée.

Le médium voyant étant venu pour nous serrer les mains, dit en causant à Mme Leymarie : « Je vois à côté de vous un homme énorme, un prêtre, avec des cheveux touffus, séparés par une raie à gauche ; yeux noirs, vifs, avec lunettes ; il prétend vous avoir promis de venir, si les existences successives sur la terre étaient une loi générale pour les âmes immortelles, que sa visite en était la justification. »

Mme Leymarie ne reconnaissant pas cette apparition me fit appeler et comme elle, je cherchai vainement à qui nous avions affaire ; « l'abbé paraît impatienté, ajouta le médium, il montre une décoration de sauveur attachée à sa soutane ». Nous ne pouvions discerner la réalité du personnage, lorsque ma vieille parente de Pimprez étant entrée, nous lui parlâmes de notre embarras. « Comment, vous ne le reconnaissez pas ? ce doit être le curé Julien de Pimprez, avec ses lunettes et sa décoration de sauveur du département de l'Oise. »

Immédiatement nous nous rappelâmes la promesse faite par le curé avant de mourir, et le médium de nous dire : « Si vous saviez combien l'Esprit est heureux d'être reconnu, car il vous aime et vous estime beaucoup ; il est venu pour vous affirmer que vos croyances en l'éternité de l'âme et en ses vies successives sur la terre et d'autres sphères, sont des vérités exactes. »

Nous remerciâmes chaleureusement l'abbé Julien pour sa bonne, affectueuse, et si méritante visite, qui confirmait la réalité de la réincarnation ; nous étions justement émotionnés par ce fait, par cet hommage aux enseignements de nos guides.

Notre correspondant de Carcassonne nous demandait si les animaux ont

une âme ; ce qui précède est le résultat affirmatif de notre longue expérience, de nos investigations suivies dans le domaine du spiritisme.

Oui pour nous, les animaux ont une âme et nous sommes reconnaissants à Mme Ernest Bosc, dame distinguée d'un mari qui ne l'est pas moins, de nous avoir si bien secondé pour acquérir cette certitude.

P.-G. LEYMARIE.

LE SPIRITISME A CARCASSONNE

Cher Monsieur. Comme vous le pensez, si je puis être agréable aux lecteurs de la *Revue*, voici quelques comptes rendus de nos réunions. J'ai copié trois communications sur les cahiers conservés, remontant à 1892 et 1893, elles ont de l'intérêt.

Le n° 1, daté du 13 avril 1892, est une petite fable signée Jaubert, elle est adressée à M. M..., elle est surtout intéressante en ce sens qu'elle était une réponse directe et immédiate à une conversation qui venait d'avoir lieu et que le médium ne pouvait absolument pas connaître. M. M... sortait du cercle avec M. G... un autre membre de la réunion, et ayant vivement discuté avec leurs amis sur les faits spirites, ils avaient été traités, ou à peu près, de fous ; ils en avaient conclu qu'il valait mieux ne plus parler de ces choses à des gens obstinés qui fermaient les yeux pour ne pas voir.

Le n° 2, datant du 29 avril 1892, a sa petite histoire qui pourrait s'intituler : *Comment se révèle un médium*, la voici : Trois mois environ avant la date, le futur médium vint trouver M. L... et lui dit : On m'a assuré que vous vous occupiez d'une nouvelle science, le Spiritisme ; ma femme, de temps à autre a des sortes de crises pendant lesquelles elle écrit ou fait semblant d'écrire, vous me feriez grand plaisir de venir la voir. M. L... accepta et constata en effet que Mme F... devait être médium écrivain. M. L... s'était occupé de magnétisme, d'hypnotisme, jamais de spiritisme.

Vers la fin de mars, M. F... vint un soir chez M. L... et lui demanda s'il n'avait rien fait dans la journée pour le forcer à venir chez lui (il faut dire qu'il était convaincu à ce moment que M. L... avait le pouvoir d'obliger certaines personnes à faire à peu près ce qu'il voulait). Non, répondit M. L..., je n'ai pas pensé à vous de toute la journée.

C'est curieux, reprit M. F..., depuis 11 heures du matin environ, je suis obsédé par l'idée de venir vous trouver, c'est le motif qui m'amène ; aussitôt, il tomba à terre comme une masse.

M. L... inquiet, essayant de le faire revenir à lui, remarqua qu'il agitait sa main droite de droite à gauche ; il eut l'heureuse idée de lui mettre une feuille de papier sous la main et un crayon entre les doigts, et il obtint alors

cette communication : « Mon cher fils, à plus tard. Adieu ». Peu à peu M. F.. revint à lui et parla. M. L..., justement intrigué, se souvint que le matin, entre 10 heures et 11 heures, en faisant sa toilette, il s'était planté devant le portrait de son père (mort depuis une trentaine d'années) en se disant : il est fort étonnant, puisqu'on prétend que les morts se communiquent aux vivants, que mon père ne m'en ait jamais donné la preuve ; naturellement il reporta à son père l'obsession produite sur le médium, et comprit alors sa venue, l'heure du commencement de l'obsession, et enfin les quelques mots écrits.

A partir de ce jour, M. F..., reconnu médium, vint tous les soirs chez M. L...; un noyau d'observateurs, devenu peu à peu le groupe actuel, se forma. On se réunit chaque jour et c'est dans ces conditions que fut donnée le 29 avril suivant la communication (n° 2), remarquable en ce que l'écriture est de tout point semblable à celle de l'esprit qui s'est communiqué, et que la signature est exactement la sienne. Le médium ne l'avait pas connu de son vivant.

Je vous envoie le n° 3, daté de 1893, originale au point de vue philosophique. Elle est du genre de celle signée Jacobs, que je vous ai envoyée autrefois. Elle fera réfléchir ceux qui après l'avoir lue, voudront remarquer ou se souvenir que *notre médium n'a qu'une instruction tout à fait élémentaire*. Où va-t-il chercher tout cela ?

Je passe maintenant à des faits plus récents. Mais avant je rappellerai les précautions prises avant de commencer, et souvent même pendant nos séances, je ne dirai pas pour éviter toute supercherie (ceux qui assistent régulièrement n'y viennent pas pour se tromper les uns les autres) mais pour convaincre les nouveaux venus que toutes précautions sont prises pour éviter les erreurs, les illusions et, dans la mesure du possible, les mystifications.

Ainsi, le médium est toujours fouillé des pieds à la tête avant de commencer la séance, il l'exige d'ailleurs, et s'il y a un nouveau venu, c'est lui qui est chargé de cette mission. Si, pendant les repos le médium sort de l'appartement, il est accompagné par l'un des assistants et refouillé à sa rentrée. Pendant la séance la chaîne est formée par tous les assistants, les deux seuls qui se trouvent près du médium conservent une main libre chacun pour pouvoir contrôler sa position et ses faits et gestes.

Cela dit, voici les phénomènes observés dans quelques séances : je ne mentionne pas en détail les nombreux contacts ressentis, ni les nombreuses lueurs plus ou moins grosses vues à chaque séance, je ne retiens que les faits sortant de l'ordinaire.

Dimanche, 1^{er} avril. — Apport considérable de fleurs, pensées et un

camélia placé devant le médium (le reste est réparti à peu près tout autour de la table).

Depuis un certain temps, toutes nos séances se terminent par une partie pendant laquelle le médium se tient dans le cercle formé de tous les assistants ; cette chaîne est fermée derrière lui. Dans cette situation, il devient *médium voyant* et tombe très rarement en transe ; il décrit ce qu'il voit, c'est-à-dire les esprits qui viennent nous visiter et leurs divers mouvements, il conserve très bien, après la séance, le souvenir de ce qu'il a vu.

Ce soir-là il nous a prévenu de l'arrivée de M. B..., frère de l'un de nous ; il se plaça derrière celui-ci, s'appuya sur lui, le caressa, l'embrassa et finalement se retira après lui avoir imposé les mains.

Peu après il annonça l'arrivée des Marguerite (trois enfants décédées qui manquent rarement de venir nous voir. Toutes trois portent le même nom et sont filles ou sœur de personnes présentes) ; il constata avec étonnement que l'une d'elles quittait immédiatement ses compagnes, paraissait inquiète et cherchait quelqu'un ou quelque chose. Elle vint rejoindre ses petites amies, puis toutes trois s'éloignèrent après s'être promenées un instant au milieu du cercle ou plutôt au-dessus.

Lorsque la séance fut terminée, Mme L..., un peu souffrante, qui s'était retirée une partie de la soirée dans un petit salon voisin, raconta à son mari que s'étant assoupie, elle avait été réveillée par l'appel de sa petite Marguerite, qui l'avait nommée par un petit nom de petite fille. Pour nous tous, cela expliquait pourquoi la troisième Marguerite avait quitté ses compagnes ; elle était à la recherche de sa mère qu'elle ne voyait pas à sa place habituelle.

Dimanche, 22 avril. — Une communication écrite invite à retirer tout ce qui est sur la table ; on exécute l'ordre et quelques instants après, la lumière étant éteinte, la table est abondamment arrosée d'un liquide qui a toute l'apparence d'être du sang ; un gros caillot est au milieu de la table. M. le Dr C..., qui assiste à la séance, en recueille sur du papier buvard pour l'emporter chez lui et l'examiner au microscope ; malheureusement il n'a pu faire cet examen que plusieurs jours après, et n'a pu y retrouver les globules qui auraient donné la certitude que c'était du sang.

Le médium a paru beaucoup souffrir pendant cet apport, il prétendait qu'on l'étranglait.

Pendant la dernière partie de la séance, le médium au milieu du cercle fermé, un esprit vêtu en Espagnol, ayant mauvaise mine, paraissant animé de mauvaises intentions, vint se placer derrière M. R... quelques secondes après il s'arma d'un poignard (ou d'un couteau) et frappa trois fois M. R..., lequel sentit fort bien les contacts à la tête, à l'épaule et au dos, mais sans

éprouver la moindre douleur. Cet esprit se retira et le médium remarqua qu'il paraissait relié à un point fort éloigné de l'espace, par un cordon lumineux partant de son ombilic ; quelqu'un fit remarquer que cet appendice était le propre des doubles de personnes vivantes.

D'où venait ce double et que voulait-il ? On s'est demandé, mais sans pouvoir résoudre la question, si ce phénomène n'avait pas une relation effective avec l'apport de sang.

Samedi, 28 avril. — Dans la dernière partie de cette séance (cercle fermé et médium au milieu), un beau vieillard est entré après s'être annoncé en frappant à la porte (le médium seul le voyait, mais les coups ont été entendus de tous). Il se plaça derrière l'un de nous, M. R..., et dès que le médium l'eut dépeint, il reconnaît sans hésitation son grand oncle. C'est un phénomène de tous les jours, mais l'extraordinaire, c'est que le médium annonça qu'il était accompagné d'un chien rouge et blanc, à poil long, et il vit sauter le chien après les jambes de M. R..., qui le sentit en effet.

Puis le chien fit le tour du cercle, et plusieurs personnes le sentant, annoncèrent que leurs jambes étaient frôlées par lui. M. M..., mort depuis plusieurs années, avait en effet un chien pareil à celui annoncé, et le médium n'avait jamais connu ni le maître ni le chien.

Il y aurait peut-être ici une parenthèse à ouvrir, à propos de la possibilité (ou probabilité) de l'âme chez les animaux, ou des moyens que peuvent avoir les esprits de se faire suivre, après l'avoir fabriquée, d'une ombre de chien pour se faire mieux reconnaître. Mais cela nous entraînerait trop loin (1).

Samedi, 12 mai. — L'un de nous a amené son frère, sa belle-sœur et une de ses amies d'enfance et intime. Ces dames, qui depuis longtemps insistaient pour qu'on leur permette de s'initier et prendre part à une séance, paraissent, au dernier moment, tourner la chose en plaisanterie ; fort gaies, elles nous assurent que notre séance sera certainement nulle, parce que leur présence contrariera les esprits ; elles s'excusent d'avance auprès de nous tous.

L'une dit : j'ai mon chapelet, les esprits n'oseront pas venir ; l'autre ajouta aussitôt : j'ai sur moi une médaille de la Vierge, et une de saint Antoine de Padoue, donc, pas d'esprits et elle rient de plus belle.

Enfin la séance commença et ce ne fut plus la même antienne. Les nombreuses lueurs aperçues, les contacts annoncés par des voisins, mirent ces dames dans un état de nervosité extrême, elles ne riaient plus ; l'une et l'autre ressentirent de nombreux contacts à la tête, à la figure, aux mains,

(1) Au contraire, ce phénomène a fait, dans la *Revue Spirite*, l'objet d'un article intéressant, ce semble (voir p. 449).

elles tremblaient comme la feuille et demandaient en grâce, qu'on allumât et qu'on suspendit la séance; il fut fait selon leurs désirs, nous les rassurâmes à qui mieux mieux.

La séance fut reprise, et peu après, une belle lueur partant du médium qui était au fond de la pièce, vint s'emparer du crayon (crayon noir toujours) qui était sur la table, et écrivit à la sanguine, sur le cahier, dans le sens inverse de la position occupée par le médium, ces mots : « Nous sommes vos amis, Mesdames »; cette fois elles furent plus calmes. La séance continua, nouvelle communication : on annonça, pour tout à l'heure, un apport de fleurs; on fouilla partout, dans tous les coins et sous les meubles.

La séance reprit et une quarantaine de pensées au moins furent répandues plus particulièrement vers les dames, elles étaient d'une fraîcheur parfaite, variées et de toute beauté; cette fois on fut presque tout à fait rassuré, on ne plaisantait plus.

Peu après, une des petites Marguerite vient faire à son père la communication suivante (écrite par le médium bien entendu) : « Mon cher Père, je puis enfin venir te dire quelques mots; l'épreuve, pour toi, a été longue, mais ta patience sera récompensée.

« Je viendrai désormais te donner quelques instructions et te fortifier dans ta croyance en nous; sans doute tu as raison de ne pas admettre comme vérité tous ceux qui viennent se communiquer à toi, il faut discerner le faux du vrai.

« Ce que tu dois croire avec foi absolue c'est l'existence de l'Éternelle Sagesse, c'est la conservation de notre individualité à travers les émigrations de nos existences, c'est la croyance au bien et au mal qui font de nous des êtres personnels bons ou mauvais. L'homme se fait lui-même son avenir, et j'entends par là, son éternité, parce que, l'homme a sa liberté illimitée comme son droit. Ceci peut te paraître un paradoxe et cependant c'est la vérité.

« Adieu, le médium est malade; à suivre, à une autre séance. »

M. G....

Dans la dernière partie de la séance (cercle fermé autour du médium), l'esprit d'un vieillard entra après avoir frappé il se dirigea d'abord vers la bibliothèque, y prit un livre qu'il plaça tout doucement sur les genoux du beau-frère de sa fille (une des deux dames); c'était un moyen de se faire reconnaître (il était libraire de son vivant). Puis il passa derrière sa fille qui le reconnut sans difficulté aucune, au signalement qu'en donna le médium; il la caressa, l'embrassa, lui imposa les mains en signe de béné-

diction et disparut; chacun des mouvements indiqués par le médium, fut ressenti et annoncé par la dame.

Puis vient un esprit jeune encore, c'est une dame ou demoiselle d'une splendide beauté; elle se plaça derrière l'autre dame, qui reconnût facilement aux détails donnés par le médium sa plus grande amie d'enfance, morte vers l'âge de 23 ans, après quelques mois de mariage; elle prodigua ses caresses à son amie, l'embrassa et disparut.

La séance était terminée, nous nous séparâmes, mais ces dames ne plaisantaient plus en parlant du spiritisme; la croyance ferme avait fait place au doute.

Combien feraient de même, s'ils pouvaient assister seulement à trois séances consécutives telles que celles-ci?

Les photographies des deux esprits décédés, présentées sans avis au médium, ont été parfaitement reconnues trois semaines après, comme représentant bien les deux esprits qui s'étaient montrés à lui.

Dimanche 20 mai. — Les deux phénomènes saillants de la séance sont : 1° Deux communications (sans importance) écrites en bleu cette fois, alors qu'il n'y a toujours que le crayon noir sur le cahier; 2° Un commencement de matérialisation très importante; la forme, aperçue de tous les assistants, avait les dimensions d'un buste surmonté d'une tête, le tout un peu indistinct, pas très nettement dessiné ou visible; une lanterne à verre rouge avait été placée près de l'entrée du cabinet; la forme s'est d'abord montrée lumineuse derrière le rideau de serge, puis lorsqu'elle est sortie du cabinet et qu'elle est entrée dans la lumière, elle l'a parfaitement réfléchi et a paru rouge comme elle, ce qui prouve un degré très grand de matérialité ou d'objectivité.

Il y a un progrès réel à ce point de vue et d'ailleurs, les esprits nous promettent mieux dans un avenir peu éloigné.

J'aurais encore à vous raconter deux séances fort intéressantes du 27 mai et du 15 juin, mais je suis obligé à mon grand regret de m'arrêter; il me faut aller au plus pressé.

Je tâcherai de recommencer d'ici quelque temps, si cela vous est agréable et n'ennuie pas vos lecteurs.

En attendant, veuillez croire à l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques et très dévoués.

J. T.

MÉDANIMIQUEMENT.

13 avril 1892.

Mon cher M...

Il vivait autrefois au fond d'une carrière,
Des gens lilliputiens, dont le moindre travers
Était de naître, vivre et mourir sans mystère,

Croyant qu'ils étaient seuls à peupler l'univers.
 Pourtant, un jour, l'un d'eux sortit hors la barrière.
 Il fut fort étonné en voyant le soleil,
 Dont il ne put d'ailleurs supporter la lumière.
 Rentrant vite au logis où, dans un lourd sommeil,
 Ses frères étaient plongés : Eveillez-vous ! Qu'est-ce ?
 J'ai vu... Quoi ? Une grande, une immense clarté.
 Es-tu fou mon ami, ou bien as-tu rêvé ?
 Que de fous parmi vous. Vous connaissez l'espèce !

T. JAUBERT.

COMMUNICATION.

29 avril 1892.

Mon cher fils,

Tu désires depuis longtemps une communication de ma part et savoir la place que j'occupe dans ce monde invisible que tu ne comprends encore qu'imparfaitement et dont moi-même, à l'époque de mon existence terrestre, n'avais que des idées incomplètes.

S'il était donné de soulever ce voile qui cache à vos yeux la grandeur de Dieu, parce que l'homme trop orgueilleux ne veut admettre que ce qui frappe ses sens, tu serais ébloui, tu ne pourrais exprimer l'extase dans laquelle tu serais plongé en considérant notre bonheur. Votre langue trop pauvre ne pourrait détailler cette joie ineffable qui nous plonge, ravis, dans l'infini de l'Eternelle Sagesse.

Oui je suis heureux parce que j'ai cru que le bien est toujours le bien, doublement heureux de voir que tu suis la bonne voie ; prise peu la critique, crois en Dieu, étudie-nous, nous en valons la peine. C'est le commencement de la fin, la fin de l'égoïsme, de l'orgueil, du moi en un mot, de ce moi, la plaie de la terre.

Sois respectueux pour ta mère, bon envers les semblables, médite les paroles du Christ, notre maître à tous.

Adieu, mon cher fils, ne t'inquiète pas de l'avenir, je te protège ainsi que tes enfants, leur avenir sera ce que vos exemples et leur conduite feront.

Soyez en paix,

B. LANDRAC.

COMMUNICATION.

Amis : Comme la lumière est la vérité et l'identité de toutes les couleurs, de même l'essence divine est l'identité et la vérité de toutes les choses de l'univers ; cette unité est distincte d'elles comme la lumière l'est des couleurs, quoique toute essence soit contenue dans l'unité de l'essence comme toutes les couleurs le sont dans la lumière.

Mais ne confondez pas Dieu avec le monde ni le séparez de lui, parce que vous ne pouvez séparer l'essence divine de l'essence du monde.

Mais, par son unité, Dieu est supérieur au monde. Dieu n'aurait pas sa raison d'être si le monde n'existait pas. Le monde ne peut être le domestique du temps parce que son essence est contenue dans l'unité.

Dieu est la raison éternelle du monde et de tout ce qu'il contient; par cela même de son unité en son union; Dieu ne peut être un être où se résoudraient toutes les individualités de l'espace, car si cette unité se divisait en existences particulières, il ne saurait être un.

Or, Dieu est un, immuable, éternel, il ne dépend ni du temps ni des causes naturelles et, par cela même qu'il est un, tous les êtres de l'univers, depuis l'inorganique jusqu'à l'intelligent, subissent sa loi qui est le progrès. L'homme ne saurait être la fin du progrès puisqu'il est imparfait et son individualité ne saurait se confondre avec Dieu, car il serait Dieu lui-même; de même que le fils ne saurait être le père quoique celui-ci dérive de celui-là.

(A suivre.)

KRAUSS.

Ainsi l'homme doit reconnaître la puissance de Dieu dont il ne peut se confondre ni se séparer..... De même que tout est dans tout, l'homme fait partie de ce tout, tout en subissant les lois éternelles de Dieu.

(A suivre; je suis forcé de vous quitter.)

POUR COPIE CONFORME. J. C.

LA PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE

(Voir la *Revue* de juillet 1994.)

V

Les faits historiques paraissent donc prouver non seulement la probabilité mais la réalité de la transmutation métallique. Néanmoins, le secret ayant été perdu — nous pourrions indiquer quelques-unes des causes de sa perte — les expériences ne pouvant pas être répétées à volonté, laissons de côté ces faits; supposons que la transmutation n'ait jamais été opérée, et examinons si elle est dans les choses possibles, rationnelles, et s'il faut avoir perdu le bon sens pour s'occuper de cette recherche.

Voyons, en un mot, si l'hypothèse alchimique est fondée en théorie.

Il doit d'abord paraître étrange à tout homme qui possède un peu d'instruction, et qui est doué de quelque réflexion, que la science moderne rejette d'emblée l'alchimie comme une absurdité manifeste, et qu'elle s'interdise toute recherche dans cette voie, alors qu'elle admet tant d'autres choses plus hypothétiques et qu'elle se livre à d'autres recherches non moins difficiles et pas plus fondées sur des faits antérieurs ni sur des raisons solides.

Nous voyons, par exemple, les savants essayer et quelquefois réussir à produire des pierres précieuses. Avant d'être décomposés et recomposés, ces corps étaient considérés comme simples. Pourquoi ne ferait-on pas pour les métaux ce qu'on a fait pour l'air, l'eau, les pierres ?

Nous voyons des chercheurs qui vont encore plus loin — trop loin même — dans le champ de ce qui est considéré comme absurde. Ils s'efforcent, par de seules opérations chimiques, de tirer de la matière inorganique la matière organique qui n'y est pas contenue. C'est la création de rien. Les alchimistes ne portent pas si loin leurs prétentions.

Ces mêmes savants admettent, sans aucune raison valable et sans aucun fait à l'appui, la théorie — plus exactement l'hypothèse — transformiste pour le règne végétal et le règne animal, et ils la nient pour le règne minéral !

Telle qu'ils la supposent, cette théorie serait pourtant bien plus rationnelle appliquée aux minéraux qu'aux corps supérieurs ; la transformation minérale serait la base nécessaire des transformations végétales et animales. Celles-ci sont inconcevables sans celles-là.

Il en est de plus audacieux, pour ne pas dire de plus fous, qui soutiennent que la chimie est régie par la mécanique, la physiologie par la chimie, la psychologie par la physiologie.

Un professeur de la Faculté de médecine, M. Ch. Richet, a même pris la peine d'écrire un livre pour démontrer cette absurdité, démonstration qui se réduit, cela va de soi, à une série de sophismes, à un enchaînement d'effets sans cause, sans liens (1).

Toutes ces idées, et beaucoup d'autres que nous pourrions rapporter, sont bien plus extravagantes et moins vraisemblables que la théorie de la transmutation métallique, et même l'impliquent : chacun comprend cela.

Un adepte moderne, interrogé sur son art par M. Figuié, lui répond dans les termes suivants :

« Avez-vous jamais réfléchi à une inconséquence bien singulière, dans laquelle sont tombés les savants de nos jours ? Ils reconnaissent que quatre substances simples, l'oxygène, l'hydrogène, le carbone et l'azote entrent seules dans la composition des corps d'origine organique ; mais ils ajoutent que plus de soixante éléments sont nécessaires pour former les combinaisons minérales. Ainsi quatre corps simples suffiraient pour constituer l'atmosphère qui nous environne, l'eau qui couvre les trois quarts de notre globe, toute la création animée qui s'agit à sa surface ; et plus de soixante corps devraient se réunir pour composer la masse solide de notre planète ! En vérité, c'est mettre bien gratuitement sur le compte de la nature une

(1) V. *Essai de Psychologie générale*, par Ch. Richet.

inconséquence. Ne serait-il pas plus simple de penser *a priori* que ces quatre éléments, qui suffisent aux actions moléculaires des produits organiques suffisent également aux besoins des combinaisons minérales, et qu'à eux seuls ils constituent le fonds des ressources matérielles mises en jeu dans l'univers ? »

Les savants n'ont pas répondu, que je sache, à cet adepte, et j'incline fort à croire qu'ils seraient bien embarrassés de rétorquer son argument d'une façon satisfaisante.

Examinons maintenant si les principes des alchimistes ne sont pas plus rationnels que ceux des savants, et, pour ce faire, résumons les idées des deux auteurs modernes que nous avons déjà cités, et nous les comparerons à celles des alchimistes anciens.

VI

Le premier en date, M. Tiffereau, prétend avoir obtenu la transmutation au Mexique, à Guadalajara, en 1847.

Enthousiasmé de la découverte, au lieu de commencer par se faire une bonne provision de cet or qui est le nerf de la guerre scientifique, aussi bien que des autres, il s'empresse de rentrer en France pour doter sa patrie du bienfait qu'il la croyait très disposé à accepter.

M. Tiffereau présente plusieurs mémoires successifs à l'Académie des sciences sur cette matière ; il montre son or, il propose de répéter ses expériences et il les répète en effet ; mais elles ne réussissent pas, ou du moins pas d'une manière suffisamment démonstrative pour convaincre ses juges.

L'expérimentateur attribue cet échec, partiel ou complet, à la différence du milieu atmosphérique, à ce que la lumière solaire est moins intense en France qu'au Mexique, à ce que, dans ce dernier pays, l'air est chargé de molécules aurifiques qui s'exhalent des nues et qui font défaut en France.

A la place de M. Tiffereau, il semble que je me serais arrangé, coûte que coûte, pour retourner au Mexique faire de l'or pour mon compte, en attendant qu'il plaise à la France et à ses savants d'accepter ma découverte. C'est ce que n'a pas fait M. Tiffereau, mais il est resté convaincu de la réalité de la transmutation, et encore aujourd'hui, au bout de cinquante ans de lutte, il continue à faire des conférences et à publier des brochures sur la transmutation des métaux.

Après avoir lu ces brochures, je ne réponds pas de donner aux lecteurs une idée absolument exacte de la théorie de M. Tiffereau, car elle est un peu ondoiyante.

Par moments, il semble que le spagyrite moderne considère la transmutation métallique comme une simple réaction chimique, dans laquelle l'acide nitrique et la lumière solaire jouent les principaux rôles.

Ailleurs, il regarde les minéraux comme des êtres vivants, au même titre, sinon de la même manière que les végétaux et les animaux. En conséquence ils sont susceptibles de nutrition, d'accroissement, de génération, etc. Ils passent par les divers âges de l'état naissant jusqu'à la maturité.

Les ferments et microbes interviennent dans la vie des minéraux ; mais il n'est pas facile de discerner, chez notre auteur, si c'est comme principe, comme germe ou comme excitant, comme aliment du germe.

L'existence des microbes métallifères a déjà été signalée par Oscar de Watteville, dans le *Journal de l'Instruction publique*. Berthoud, dans ses *Petites chroniques de la science*, pour 1862, analyse l'étude de Watteville, p. 335 et suiv.

« Watteville y raconte, dit-il, les merveilles des singuliers ouvriers de la nature, qui élaborent le fer, encore de nos jours, dans certains lacs du nord, et qui l'ont élaboré *dans les temps*, comme dit la Bible.

« La science, en effet, démontre d'une façon irrécusable que les filons des minerais de fer sont l'œuvre d'êtres microscopiques, dont on retrouve encore les traces, et parfois les cadavres, dans ces filons métallurgiques.

« Ehrenberg, sir Charles Lyell et M. A. Buret, n'attribuent pas à d'autre origine le minerai de fer d'alluvion, exploité en France. »

Il va même jusqu'à observer que « les infusoires ne sont pas tous de la même grosseur ; les dimensions de leur globule se proportionnent toujours aux dimensions de l'infusoire qui l'habite ».

Si des animaux microscopiques de diverses dimensions fabriquent le fer ; si le fer n'est qu'une excrétion en quelque sorte de ces microbes, pourquoi les autres métaux, y compris l'or, n'auraient-ils pas la même origine ?

Les minéraux naissent ; mais M. Tiffereau ne nous dit pas s'ils prennent naissance par le mélange des deux sexes, comme le soutenaient les anciens alchimistes, ou s'ils ont un autre mode de génération.

Ils se nourrissent et s'accroissent. Est-ce par juxtaposition ou par intus-susception ? L'auteur nous laisse dans l'incertitude sur ce point.

Ils passent par les différents âges de la vie ; mais tantôt M. Tiffereau nous présente chaque métal, l'or notamment, comme passant par ces âges divers ; tantôt il nous dit que le cuivre, l'argent et l'or ne sont qu'un même métal, à trois âges différents.

La question est de grande importance : si ces trois métaux ne diffèrent que par l'âge, ils sont de même espèce ; s'ils sont d'espèces différentes, leurs transmutations sont-elles possibles ? leurs croisements sont-ils productifs d'espèces mixtes ? Ces métis sont-ils féconds ou stériles ?

Tous ces problèmes qui se posent, du moment que l'on admet la vie dans le règne minéral, n'ont pas pour but de déprécier les travaux de M. Tiffe-

reau, — on comprend que dans une question si peu étudiée de nos jours, un seul homme n'ait pas tout découvert; elles tendent seulement à montrer combien l'alchimie est une science profonde et intéressante, et à faire comprendre aux indifférents comment les adeptes peuvent se passionner pour elle.

VII

M. Tiffereau prétend transmuter le cuivre et l'argent en or, et il assure qu'il y a réussi : *J'ai découvert*, dit-il, *le moyen de faire de l'or artificiel, j'ai fait de l'or*; M. Le Brun de Virloy est plus modeste, il ne transforme pas les métaux, il se contente de les multiplier; ses expériences ne portent pas sur l'or, mais seulement sur le cuivre. Le résultat n'en serait pas moins utile et probablement généralisable.

Quand je dis que M. Le Brun de Virloy est *plus modeste* que M. Tiffereau, c'est de la nature des travaux et non des personnes que j'entends parler. M. de Virloy est mort ces dernières années, et je n'ai pas eu l'avantage de le connaître; mais je connais M. Tiffereau, qui est beaucoup plus modeste qu'on pourrait le croire et qui n'est pas moins aimable que spirituel.

La théorie de M. Le Brun de Virloy est plus simple et plus facile à condenser que la précédente.

Comme ingénieur des mines, ce savant a pu faire des observations sur la production des minéraux qui, jointes à ses autres connaissances, l'ont conduit à chercher et, paraît-il, à trouver le moyen d'accroître la matière cuivrée dans une proportion considérable.

« En examinant, dit-il, ce qui se passe dans le règne végétal, et dans le règne animal, on voit que la matière peut être produite par accroissement lesquels sont constitués par des modifications et transformations accompagnées d'emprunts aux éléments cosmiques et autres qui existent dans notre atmosphère.

« Ceci posé, n'est-il pas en quelque sorte logique de penser que le règne minéral est soumis aux mêmes lois d'accroissements? C'est la voie dans laquelle j'ai dirigé mes recherches ».

Ces recherches l'ont conduit à poser les deux principes suivants : 1° Que les lois naturelles de l'accroissement de matières dans le règne végétal et dans le règne animal, sont aussi applicables dans le règne minéral à la matière métallique, et que cet accroissement s'obtient par des réactions chimiques, l'emploi de matières fécondantes, excitantes, phosphures, phosphates, sulfures, sulfates, nitrates, acides, alcalis,

2° Que cet accroissement peut être accompagné de transmutations métalliques.

Pour que cette multiplication s'effectue, il faut que le bain chimique qui

sert de matrice contienne une certaine quantité du métal à produire, qui sert en quelque sorte de semence.

« Le métal qui provient de l'accroissement paraît être d'abord à l'état naissant et quelquefois alors, il ne possède pas toutes les propriétés et ne donne pas toutes les réactions du métal adulte. »

M. Le Brun de Virloy a commencé ses recherches en 1881, et s'est borné à travailler sur le cuivre ; attendu, dit-il, que la solution pour un métal a pour conséquence une solution analogue pour tous les autres métaux. Vers la fin de 1884, il a pu obtenir un accroissement métallique d'environ 90/0. Mais il est parvenu à obtenir un accroissement de 90 à 100 0/0.

Les matières fécondantes employées sont d'un prix peu élevé et les manutentions ne sont ni compliquées, ni coûteuses. « De plus l'apparition spontanée des métaux précieux, argent et or, pendant qu'on procède à l'accroissement du cuivre, démontre d'une manière claire que les matières fécondantes employées pour le cuivre ainsi que les procédés de l'opération conviennent aussi pour déterminer l'accroissement de l'argent et de l'or. Il est donc permis de prévoir des résultats brillants, quand on opérera sérieusement sur les métaux précieux. »

On voit que, si M. Le Brun de Virloy, part de plus bas que M. Tiffereau il ne s'élève pas moins haut. Malheureusement l'inventeur ne livre pas son secret, et peut-être l'a-t-il emporté dans la tombe.

Il nous dit bien que des matières chimiques fécondantes et existantes sont employées pour former le bain, mais il ne nous indique pas avec précision lesquelles, ni dans quelle proportion elles interviennent. Il ajoute que la lumière, l'électricité, l'influence solaire, sont aussi mises à contribution ; mais de quelle manière, dans quelles conditions ? C'est ce qui reste à deviner. C'est dommage, car ces détails que l'auteur paraît considérer comme insignifiants, puisqu'il ne les développe pas, sont d'une importance capitale.

Que devons-nous penser des découvertes de nos deux alchimistes modernes ?

VIII

Considérée au seul point de vue chimique, la transmutation ne paraît pas impossible. Que manque-t-il aux métaux inférieurs ainsi qu'aux « matières fécondantes », pour devenir argent ou or ? Le poids, la couleur et d'autres qualités chimiques qu'il n'est pas contradictoire de leur communiquer.

Dans ses *Digressions académiques* ou *Essais* sur quelques sujets de physique, de chimie et d'histoire naturelle, Guyton de Morveau raconte, en 1772, un grand nombre d'expérience de lui-même et d'autres chimistes qui sont parvenus à augmenter dans d'importantes proportions le poids du fer

et d'autres métaux et métalloïdes. Pourquoi en poussant plus loin ces expériences, n'arriverait-on pas à trouver aux métaux inférieurs le poids de l'or? Qui sait si, en acquérant ce poids, ils n'acquéreraient pas par là, même sa couleur et ses autres qualités? Et alors la transmutation serait complète.

MM. Tiffereau et Le Brun de Virloy, tout en considérant les métaux comme vivants, se nourrissant, se multipliant, semblent regarder leur accroissement et leur transmutation comme une pure opération chimique plutôt que physiologique. C'est en ce point qu'ils diffèrent des anciens alchimistes pour lesquels la génération et la régénération des minéraux était une opération physiologique, au même titre que celle des végétaux et des minéraux.

Les principes physiologiques de nos deux chimistes sont d'ailleurs conformes à ceux de la science moderne; ils sont matérialistes: tandis que les alchimistes étaient spiritualistes. Ils supposent que la nutrition et la génération minérales aussi bien que végétales se réduisent à des combinaisons chimiques de la matière.

M. Le Brun, par exemple, veut que son bain chimique contienne du métal à produire, lequel métal doit servir de semence.

Les alchimistes, au contraire, considéraient le métal parfait comme stérile; il fallait qu'il fût *réincrudé*, que l'esprit qui y était emprisonné, comme le feu l'est dans le caillou, en fût dégagé, et c'est cet esprit qui servait de semence.

La théorie des alchimistes étant assez généralement oubliée aujourd'hui il ne sera peut-être pas sans intérêt d'en donner ici un résumé, afin que l'on puisse la comparer à celle des savants modernes en général, et de MM. Tiffereau et Le Brun en particulier.

Cette théorie est difficile à extraire des écrits des vrais adeptes du moyen âge, car on sait qu'ils la cachaient intentionnellement, et que leur but, en écrivant, n'était pas de l'enseigner, mais de porter témoignage de l'existence, de la réalité, du grand œuvre.

Néanmoins il y a des moyens de découvrir ce que les adeptes cachent; beaucoup d'auteurs se sont servis de ces moyens au siècle dernier, et sont parvenus à former un corps de doctrine qui ne manque pas de liaison ni d'intérêt, quoiqu'il y reste encore certaines obscurités et aussi quelques divergences d'opinion entre les divers adeptes.

Nous recommandons particulièrement aux curieux un de ces vulgarisateurs de l'alchimie:

Colonne, gentilhomme romain, traducteur des *Archidoxes de Paracelse*, et auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont: *Les secrets les plus cachés de la philosophie des anciens découverts et expliqués*, (Paris, 1722),

sous le pseudonyme de Crosset de la Haumerie : *Les principes de la nature, ou de la génération des choses*. (Paris, 1731); *Histoire naturelle de l'Univers* (4 vol. Paris, 1834), etc., etc.

IX

Pour les alchimistes, tous les corps des trois règnes de la nature sont animés ; les métaux aussi bien que les végétaux et les animaux, se nourrissent et se reproduisent. Cette opinion n'est pas particulière aux alchimistes, toute la science de l'antiquité a admis cette idée et, même dans les temps modernes, la plupart des savants l'ont maintenue. C'est ainsi que Bernard de Palissy a pu dire :

« Toutes les matières minérales que tu appelles corps morts furent aussi créées, comme les végétales et se travaillent à produire semences pour en engendrer d'autres. Le cristal n'est pas tellement mort qu'il ne lui soit donné de se savoir séparer des autres eaux et au milieu d'icelles, de former par angles et pointes de diamants. Aussi, les matières minérales ne sont pas tellement mortes qu'elles n'enfament et produisent de degré en degré choses plus excellentes. »

Comment s'opèrent la nutrition et la génération des métaux ?

Pour multiplier un métal, dit M. Le Brun de Virlay, il faut que le bain chimique contienne une certaine quantité de métal à produire, qui sert en quelque sorte de semence.

Tous les alchimistes partagent cette manière de voir.

Si tu veux faire un métal, dit le Cosmopolite, prends un métal, car un chien n'est jamais engendré que par un chien.

« Or sachez, dit de son côté Noscus, dans la *Tourbe des Philosophes*, que d'homme ne vient qu'homme, de volatil que volatil, ni de bête brute que bête brute, et que nature ne s'amende qu'en sa propre nature, et non point en une autre. »

D'Espagnet, dans sa *Philosophie d'Hermès*, dit dans le même sens : « Celui qui cherche l'art de perfectionner et de multiplier les métaux imparfaits, hors des métaux même, chemine dans l'erreur, car il faut chercher dans la nature des métaux, l'espèce métallique, comme dans l'homme celle de l'homme et dans le bœuf celle du bœuf. »

Mais il est un point sur lequel les anciens chimistes diffèrent des modernes, et ce point est capital. Pour les alchimistes, ce n'est point le métal commun qui peut servir de semence.

Dans l'animal et dans le végétal, ce n'est pas le corps qui reproduit et modifie l'espèce, c'est la semence ; et dans la semence ce n'est pas encore la matière qui est générative, c'est l'esprit, l'essence séminale. Dans l'œuf, par

exemple, ce n'est pas le jaune, ce n'est pas le blanc, c'est le germe qui est fécond. Et dans ce germe lui-même, c'est l'esprit qui est actif, puisque l'œuf non fécondé possède la matière de ce germe et toutes ses apparences, et cependant il est stérile.

Il en est des métaux comme des animaux et des plantes. Ce n'est pas le métal commun qui peut servir de semence.

Les métaux étant pour les alchimistes des corps vivants, sont composés de plusieurs principes qui sont la terre, l'eau et l'âme. Ils semblent morts, parce que leur âme enclose au centre de leur terre et de leur eau, est comme paralysée, et ne peut déployer son activité. Or, c'est cette âme qui est le principe génératif, multiplicatif, c'est elle qui doit transmuter les matières extérieures de nature analogue à la sienne, c'est-à-dire métallique en sa propre nature. Mais pour cela, il faut qu'elle soit délivrée des liens terrestres qui l'enserrent.

C'est donc l'essence du métal qui, seule, peut servir de semence pour sa multiplication, et non le métal vulgaire.

Pour comprendre les alchimistes, il faut se rappeler qu'ils ont toujours deux ou même plusieurs choses qui portent le même nom, et qu'ils font ordinairement précéder du mot *notre*, l'essence d'une chose, pour la distinguer de la chose elle-même, telle que la connaît le vulgaire.

Leur or n'est pas l'or commun, mais son essence, qu'ils appellent l'or philosophique, ou *notre or*. Il en est de même de la terre, de l'eau, du mercure, du soufre, etc. Ces mots signifient pour eux l'essence de la chose, débarrassée de son corps matériel. Le mercure philosophique, par exemple, est celui qui fait l'essence du mercure; c'est le *mercure du mercure*, c'est le mercure vulgaire *purifié*, débarrassé de l'*impur*, c'est-à-dire de son corps terrestre et flegmatique.

L'essence du métal elle-même, qui est la semence de ce métal, n'est pas simple. Elle est composée des deux principes : masculin, qui est le soufre *pur*, et féminin, qui est le mercure *pur*. Ainsi, quand Geber dit que l'or est formé d'argent vii et de soufre très purs, il faut entendre : l'or *philosophique* est formé du mercure et du soufre également *philosophiques*, c'est-à-dire de leur essence dégagée de l'*impur*, de sa terre et de son eau; en un mot, de l'âme du soufre et de l'âme du mercure.

X

Ces principes posés ou supposés pour opérer la multiplication d'un métal, deux conditions fondamentales sont requises.

1^o Il s'agit d'extraire du métal en question son essence séminale, son âme, puisque c'est elle qui possède la vertu multiplicative et qui transmue

en sa propre nature la matière à transformer, d'une manière analogue à ce que les semences des plantes font dans la terre, dont ils changent l'humidité en leur substance.

2° Il faut placer cette semence dans un terrain approprié; or, ce milieu doit être de nature *métallique*, car les *philosophes* n'admettent pas la transmutation des espèces. S'ils admettent celle des métaux, c'est qu'ils les considèrent comme étant tous de même espèce, composés des mêmes substances, mercure et soufre plus ou moins purs, et combinés dans diverses proportions, d'où résultent leur diversité.

Il est aussi naturel pour eux de regarder les métaux comme les variétés d'une même espèce, différant seulement entre eux par la couleur et d'autres qualités sensibles, qu'il l'est de voir dans tous les hommes une même espèce, les uns étant blancs, les autres noirs, jaunes, géants ou pygmées.

Le difficile est de réaliser ces deux conditions : d'extraire l'essence séminale des métaux et de trouver la nourriture qui convient pour que cette essence semée germe et se multiplie.

Tous les alchimistes conviennent de la difficulté de l'œuvre, mais tous aussi affirment sa possibilité et plus, sa réalité.

Dans l'or est la semence de l'or, dit Augurellus, mais cachée dans le profond de son corps, et très difficile à obtenir.

Dans le chaos primitif, les germes aurifiques ont pu se développer et former de l'or : ils étaient dégagés de la matière concrète et ils pouvaient trouver une eau-mère, une terre humide de nature métallique, dans laquelle ils puisaient les éléments de leur accroissement et de leur multiplication. Mais précisément cette assimilation de matière métallique a servi de vêlement, de corps à leur âme ; les métaux se sont durcis et leur âme a été, sinon étouffée, du moins emprisonnée, liée dans leur corps, de sorte qu'ils sont aujourd'hui comme morts.

Pour extraire l'essence séminale d'un métal, pour le revivifier, il faut séparer son âme de son corps grossier et impur.

De même qu'on ne peut pas faire de levain avec du pain cuit, de même on ne peut pas faire de l'or avec de l'or vulgaire, il faut que cet or soit *réincrudé*. Mais une fois ramené à son état primitif, une fois la semence extraite de son corps, rien n'est plus facile que de multiplier ce métal. Avec de la semence d'or et une nourriture convenable, c'est-à-dire de nature métallique, il n'est pas plus difficile de faire de l'or que de faire du fromage quand on a du lait et de la présure, ou du pain avec de la farine et du levain.

XI

N'allez pas croire que ces principes sont purement hypothétiques. Ils sont

fondés sur des faits réels et nombreux observés par les alchimistes, et aussi par beaucoup d'autres savants, physiciens, géologues, minéralogistes. Ce que la nature a fait primitivement, elle le fait encore tous les jours. Des observations rigoureuses prouvent qu'elle fabrique encore des métaux, que dans les mines les métaux croissent et multiplient, que les mines épuisées se régénèrent d'elles-mêmes au bout d'un temps plus ou moins long, de même qu'un arbre recépé donne de nouvelles pousses.

Les mines, en effet, ne sont pas autre chose que des arbres, elles ont un tronc, des branches qui sont les filons, des feuilles, etc. Toute la différence entre la végétation des métaux et celle des plantes consiste en ce que celles-ci se développent hors de terre, dans l'air, tandis que les arbres métalliques croissent dans la terre. Et encore cette différence n'est-elle pas absolue, car les alchimistes et d'autres savants citent de nombreux exemples de végétation d'or, d'argent et d'autres métaux qui a lieu à la surface du sol.

Ce que fait spontanément la nature, l'art doit chercher à l'imiter. Non seulement l'art humain doit s'efforcer de faire aussi bien que la nature, il doit tendre à faire plus vite et mieux.

C'est un principe admis par tous les alchimistes, que la nature procède lentement dans ses opérations; l'homme va plus vite, et Dieu opère instantanément.

Ces raisonnements des *philosophes* sont très logiques, ils sont même la base de toute science et de tout art. C'est en procédant par cette méthode que toutes les découvertes ont été faites, que tous les arts et toutes les industries sont nés, sans excepter l'agriculture.

Si les premiers hommes avaient raisonné comme nos savants modernes, ils n'auraient jamais inventé l'agriculture. Mais ils ont raisonné comme les alchimistes.

Les alchimistes disent : Il faut modifier les métaux, non pas par le feu mais par l'eau, et les ramener à l'état chaotique, afin de délivrer leurs semences des entraves de la dureté, conséquence d'une cuisson poussée trop loin. *Triptolème* a dû dire : il faut déchirer la terre, la réduire en poudre humide, afin que les semences végétales puissent s'y ramollir et en tirer plus facilement et plus rapidement leur nourriture.

De cette façon, nous obtiendrons en quelques mois une récolte que nous n'aurions eue qu'au bout d'une ou plusieurs années.

En procédant par cette méthode, si les alchimistes ne découvrent pas la manière de faire de l'or, ils découvriront certainement autre chose, peut-être plus utile. C'est en interrogeant la nature qu'on lui arrache ses secrets. C'est en l'imitant qu'on parvient à la surpasser.

Et, en effet, les alchimistes ont découvert beaucoup d'autres choses que la pierre philosophale. On est forcé de leur rendre justice de plus en plus à cet égard ; et plus on les étudiera, plus on reconnaîtra que leur philosophie de la nature, de l'art et de la science, est supérieure à celle de leurs déni-grateurs modernes.

ROUXEL.

PASSAGE TRADUIT DE « L'ISIS UNVEILED ».

Après avoir montré que, soit par suite de dispositions physiques naturelles, soit à raison de l'éducation et des préjugés si fortement enracinés dans leur esprit, les Européens pas plus que les Américains ne sont aptes à l'étude des sciences mystiques, l'auteur, Mme Blawatsky, ajoute :

Ceux qui sont le mieux préparés à apprécier la valeur des sciences occultes, ce sont les spirites, malgré que, toujours sous l'influence des préjugés, ils aient été jusqu'à présent les adversaires les plus acharnés de leur propagation dans le public. En dépit de toutes les négations et de toutes les critiques, leurs phénomènes sont réels ; mais nonobstant leurs assertions formelles, ils les ont tout à fait mal compris eux-mêmes, tout les premiers. La théorie absolument insuffisante, de l'action constante des esprits humains désincarnés dans la production de ces phénomènes est la mort de leur système. Des millions d'échecs mortifiants n'ont pas encore fait pénétrer la vérité dans leur esprit. Ignorant les enseignements du passé, ils n'ont pas pu trouver quelque chose qui pût y suppléer. Nous leur offrons la déduction philosophique à la place de l'hypothèse irréalisable, l'analyse scientifique et la démonstration au lieu de la foi irraisonnée. La philosophie occulte fournit le moyen de donner satisfaction aux exigences raisonnables de la science, et elle les délivrerait de l'humiliante nécessité d'accepter les enseignements d'oracle d'intelligences qui, en règle générale, n'ont pas plus de notions que l'enfant qui est encore sur les bancs de l'école. Appuyés au contraire et consolidés de la sorte, les phénomènes modernes se trouveraient en situation de commander l'attention et d'imposer le respect à ceux qui ont le pouvoir d'entraîner l'opinion publique. Mais sans ce secours, le spiritisme doit continuer fatalement à végéter, repoussé également, et non sans motif, par les savants et par les théologiens. Dans sa phase moderne, il n'est ni une science ni une religion, ni une philosophie.

Sommes-nous injuste ? Y a-t-il un spirite intelligent qui puisse se plaindre que nous avons mal présenté la situation ? Que peut-il nous offrir sinon une confusion de théories, un mélange d'hypothèses se contredisant mutuellement ? Peut-il affirmer que le spiritisme, même avec ses trente années d'expériences de phénomènes, possède une philosophie soutenable ? Bien

plus : peut-il affirmer qu'il existe quelque chose qui ressemble à une méthode établie qui soit généralement acceptée et suivie par tous ses représentants reconnus ? (L'auteur, ici, semble ignorer la philosophie spirite).

Et pourtant, il y a un grand nombre de personnes, de savants, de profonds écrivains, parmi les spirites, disséminés dans le monde entier. Il y a des hommes chez qui, à une culture scientifique de l'esprit et à une foi raisonnée dans les phénomènes *in se*, s'ajoute toutes les qualités nécessaires pour devenir des chefs du mouvement. Comment se fait-il donc que, sauf l'apparition de quelque volume isolé de temps à autre, ou de quelque article communiqué aux journaux, ils s'abstiennent tous de prendre une part active à la création d'un système de philosophie ? Ce n'est point manque de courage moral, leurs écrits en font preuve ; ce n'est point par indifférence, car l'enthousiasme abonde et ils sont sûrs de leur fait ; ce n'est pas davantage enfin faute de capacité, puisqu'il y a parmi eux grand nombre d'homme remarquables pouvant marcher de pair avec les meilleurs esprits. C'est tout simplement par la raison que tous, presque sans exception, sont dérouterés par les contradictions auxquelles ils se heurtent et qu'ils attendent d'expériences ultérieures la confirmation de leurs hypothèses. C'est sage assurément. Il est reconnu que Newton, avec son honnêteté et son abnégation, a différé pendant dix-sept ans la publication de sa théorie de la gravitation, uniquement parce qu'il ne l'avait pas expérimentée suffisamment, à son gré.

Le spiritisme, dont l'attitude est plutôt agressive que défensive, s'est déclaré iconoclaste, et il a eu raison. Mais en démolissant, il ne reconstruit pas. Chaque vérité réellement substantielle qu'il annonce est aussitôt ensevelie sous une avalanche de chimères qui en font une ruine informe. A chaque pas qu'il fait en avant, à chaque nouvelle conquête qu'il fait dans le domaine des faits, quelque cataclysme, sous forme de fraude ou d'imposture ou de tromperie préméditée, survient et rejette les spirites en arrière, impuissants et désarmés, parce qu'ils ne peuvent pas et que leurs amis invisibles ne veulent ou ne peuvent pas plus qu'eux-mêmes faire triompher leurs justes prétentions. Leur fatale faiblesse vient de ce qu'ils n'ont qu'une théorie à offrir pour expliquer les faits contestés, savoir : l'action des esprits humains désincarnés, et l'état de sujétion complète du médium vis-à-vis d'eux. Ils attaqueront ceux qui ne sont pas de leur avis avec une véhémence digne d'une meilleure cause, et ils considéreront les arguments contredisant leur théorie comme une atteinte portée à leur sens commun et à leur faculté d'observation ; et ils refuseront positivement de discuter même sur cette question.

Comment, alors, le spiritisme pourra-t-il jamais s'élever à la hauteur

d'une science. La science comprend trois éléments absolument indispensables : l'observation des faits ; l'induction des lois tirée de ces faits ; et la vérification de ces lois par une expérience pratique constante. Or quel observateur expérimenté pourrait soutenir que le spiritisme présente un seul de ces trois éléments ? Le médium n'est pas uniformément placé dans des conditions qui permettent jamais d'être sûrs d'un fait, et les inductions tirées de ces faits parfois hypothétiques ne sont garanties par aucune vérification. En un mot, le premier élément de certitude manque, en général.

Afin que l'on ne nous accuse pas de charger à plaisir le spiritisme, nous citerons quelques passages du discours de M. Stainton Moses à la réunion de quinzaine de la Société spirite de Londres du 19 février 1877. Il dit : « Le spiritisme populaire n'est pas scientifique ; il n'a fait que fort peu de chose dans la voie de la vérification scientifique. Bien plus le spiritisme exotérique est, dans une large mesure, voué à peu près constamment à une communion présumée avec des amis personnels, ou à la satisfaction de la curiosité, ou à une simple recherche de faits merveilleux. La science véritablement ésotérique du spiritisme est fort rare, et non moins rare que précieuse. Nous devons y porter toute notre attention pour y puiser les connaissances qui pourront être développées publiquement.

« Nous procédons trop comme les physiciens ; nos essais sont trop crus et souvent illusoire ; nous ne sommes pas assez renseignés sur la puissance de transformation des esprits. Sur ce point, les anciens étaient bien plus avancés que nous, et ils auraient pu nous en remontrer énormément. Nous n'avons introduit aucune certitude dans les conditions de production des phénomènes, ce qui est pourtant une des principales choses exigées pour des expériences véritablement scientifiques.

« Cela tient en grande partie à ce que nos cercles ne sont établis sur aucun principe. Nous ne sommes même pas parvenus à découvrir les vérités élémentaires que les anciens connaissaient, et d'après lesquelles ils obtenaient, par exemple, l'isolement des médiums. Nous n'avons jamais examiné en face cette question : Qu'est-ce que l'intelligence ? Et cette omission est le grand écueil, la source la plus fréquente d'erreurs ; à ce sujet nous aurions beaucoup à apprendre des anciens.

« Il y a parmi les spirites, la plus forte répugnance à admettre la possibilité de la vérité de l'occultisme ; à cet égard, ils sont aussi difficiles à convaincre, que le commun des mortels l'est à l'égard du spiritisme. Les spirites ont adopté un point de départ faux, savoir : Que tous les phénomènes sont produits par l'action des esprits des humains trépassés ; ils ne se sont pas rendu compte de la puissance de l'esprit humain ; ils ne savent pas jus-

qu'à quelle limite s'étend l'action de l'esprit, à quelle hauteur il peut atteindre, ce qu'il renferme en lui. »

Impossible de mieux définir la situation. Si le spiritisme a un avenir, il est dans les mains d'hommes comme M. Stainton Mores.

N. D. L. R. — Voici ce que disent de nous nos adversaires et nos amis ; ont-ils raison ? C'est à nous à en méditer, et à mettre en *pratique leurs conseils*, s'ils nous paraissent frappés au coin de la raison et de la justice.

Cependant les théosophes, jusqu'à ce jour, nous ont en théorie, doté de sept principes, et d'une philosophie dont les Mahatmas veulent bien nous donner les prémices ; rien ne prouvant le bien fondé de ces belles choses, nous en sommes aux conjectures !

Ces aimables adversaires devraient relire parfois, la brochure *Some account of my intercourse With... From 1802, to 1884*, avant de parler de fraudes et d'imposture ; comme aussi de distribuer aux spirites conviés rue Royale, à Paris, à une conférence de Mme Amie Besant, une brochure absurde qui voudrait les déconsidérer.

Les spirites seraient sages de refuser toute invitation du Lotus, et de laisser ses partisans se congratuler *inter pocula*.

FAITS TÉLÉPATHIQUES ET IMMORTALITÉ

Notre siècle est véritablement un siècle révolutionnaire, non seulement au point de vue politique, mais aussi, je dirais même surtout au point de vue scientifique.

La pauvre science officielle est débordée, son prestige s'est évanoui, ses arrêts font pouffer de rire, son esprit autoritaire n'importe plus à personne et le terrain s'effondre sous elle ; elle est sur le bord de l'abîme dans lequel elle est menacée de s'engloutir.

Encore quelques années et elle disparaîtra dans le grand naufrage suscité par les effroyables tempêtes soulevées par la Révolution scientifique qui souffle de tous les côtés.

Bientôt on entendra retentir de toutes parts, le cri funèbre et terrible : « La science se meurt, la science est morte. » La science qui se meurt, la science qui dans peu sera morte, c'est la science officielle, celle qu'on appellera la fausse science, la science opiniâtre et des aveugles, la science de ceux qui refusent d'ouvrir les yeux à la lumière.

Mais la vraie science qui mérite véritablement ce nom, n'y perdra rien, son règne est déjà commencé ; sa splendeur apparaît déjà à l'horizon, les

rayons pénétrèrent partout, les ténèbres amassés pendant des siècles par la fausse science officielle, cédant aux flots de lumière répandus d'un bout du monde à l'autre et se dissipent.

On brave les arrêts de l'Institut, on ose étudier les questions contre lesquelles il a lancé de puissants anathèmes, on les approfondit et quand on a réussi à s'assurer de la réalité et de l'authenticité des faits et des phénomènes sur lesquels elles reposent, elles prennent leur place légitime dans le bagage de la vraie science.

Parmi ces faits, parmi ces phénomènes il n'en est pas de plus extraordinaires, de plus émouvants, de plus troublants que ceux qu'on appelle les faits de Télépathie. Dans tous les pays, dans toutes les régions de notre globe, on rapporte une multitude d'apparitions annonçant des événements dont on ne tarde pas à avoir la pleine confirmation.

Une correspondance de Londres, publiée par *Weekly Scotsman* raconte cette saisissante histoire que je m'empresse de traduire aussi exactement que possible. Il y eut, dans une honorable et riche famille une grande fête, la maison regorgeait d'invités et l'on fit coucher dans la même chambre deux fillettes. Vers les minuit l'une d'elles fut réveillée par les cris de sa petite camarade qui semblait frappée d'effroi, des personnes accourues au bruit s'efforcèrent de la calmer.

Elle répondit qu'elle voyait au pied de son lit sa sœur dont la gorge était coupée.

On ne voulut pas prendre au sérieux son récit, que l'on considéra comme la simple conséquence d'un cauchemar.

Le lendemain la victime du prétendu cauchemar reçut un télégramme qui la rappelait dans sa famille qui résidait en Ecosse ; elle partit et à son arrivée, elle apprit que sa sœur avait été subitement atteinte d'une angine, que les médecins lui avaient fait une opération qui ne donna aucun résultat satisfaisant, et qu'elle était morte le même jour.

L'heure de cette mort coïncidait parfaitement avec l'heure de son apparition au pied du lit de sa sœur.

Comme je l'ai dit plus haut les apparitions télépathiques ne sont pas rares on peut dire qu'il y en a des multitudes ; en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, on note avec soin les faits qui les concernent on les étudie particulièrement, et on acquiert ainsi chaque jour de nouvelles preuves que la mort du corps ne met pas fin à notre existence, que notre âme, pur esprit, survit à la destruction de la matière, qu'elle est toujours vivante, et qu'elle peut, quand elle le juge à propos, apparaître aux personnes qui lui sont chères. Le dogme de l'immortalité de l'âme n'est pas dû à la logique plus

ou moins subtile de philosophes ou de théologiens, il s'appuie sur des faits sur des réalités, il est une vérité.

Les philosophes de l'antiquité, qui enseignaient l'immortalité de l'âme, dans leurs écoles, Pythagore, Platon et d'autres ne faisaient qu'enseigner ce dont ils avaient été témoins, ayant été initiés aux mystères dans les sanctuaires de Thèbes et de Memphis ou le prêtre, évocateur des esprits des morts, leur faisait apparaître ceux qu'ils avaient connus et qu'ils avaient évoqués mentalement. Vainement les sceptiques, les savants officiels nient ce dogme, qui selon eux, est puisé à la source de vaines chimères, on ne tiendra aucun compte de leur négation systématique et opiniâtre et on persévéra dans la conviction que l'âme continue à exister après la mort, que l'homme en réalité ne saurait mourir. Des faits sont là qui le prouvent et ces faits sont attestés par des personnes autorisées et dans la plénitude de leur raison et qui parlent *de visu et de tactu*.

Ce sont ces faits multipliés qui font la force de la révolution scientifique et réduisent en poussière les théories surannées du vieux néantisme.

« La science, la science matérialiste se meurt, la science du néant est morte ! »

HORACE PELLETIER, conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

LE SPIRITISME

Journal de la Corse, 1894.

C'est en Amérique, la terre classique de toutes les originalités et de toutes les surprises qu'a pris naissance cette philosophie psychologique, science occulte qui s'efforce non seulement de nous révéler l'existence d'un autre monde, le monde des esprits, mais aussi de nous faciliter la possibilité de nous mettre en communication directe avec les êtres d'outre-tombe. D'autres croyances, dont les doctrines reposent sur des principes nettement définis par des esprits d'un rare mérite, sont venues s'ajouter à cette religion toute spirituelle, où la foi forme le fond de son dogme et de sa constitution, et professée par les kabbalistes, les théosophistes ou bouddhistes, les astrologues, les alchimistes et enfin par les chiromanciens.

Or, comme de toutes ces sciences occultes le spiritisme est celle qui réunit le plus de croyants, c'est plus spécialement de cette doctrine que nous allons nous occuper en donnant à nos lecteurs un aperçu sur les conceptions métaphysiques de ces bardis philosophes qui prétendent avoir trouvé l'explication de l'essence de notre être, de sa destinée et de sa vie dans l'éternité.

Allan Kardec est le créateur du spiritisme. La doctrine ne fut pas plus tôt connue du public que de nombreux adeptes vinrent se grouper autour de lui, les uns attirés par la nouveauté du merveilleux et d'autres par la foi qu'inspire toujours un homme supérieur dont le génie s'élève au-dessus des choses de ce monde.

On compte à l'heure actuelle plus de dix millions de spirites répandus sur toute l'étendue de notre globe terrestre. Il y en a une soixantaine de mille en France, dont près de quarante mille à Paris.

« *Ceux qui ont dit, a écrit Montesquieu, qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons dans le monde, ont dit une grande absurdité ; car quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents ?* »

C'est sans doute inspiré de cette sublime conception que les spirites ont commencé par établir la première base de leur doctrine en affirmant avec la conviction la plus profonde l'existence de l'âme. Ils s'efforcent de prouver avec un talent remarquable, que si par son corps et par ses organes l'homme dérive de la matière, il procède de l'esprit par ses facultés morales et intellectuelles. Il sent, il aime, il possède la conscience, la volonté, la raison, facultés qui ne peuvent procéder de la matière, corps inerte qui par sa nature est incapable d'aimer et de sentir. Le *périsprit*, selon les spirites, est une matière éthérée qui échappe à nos sens. Il enveloppe l'âme et constitue une corporéité diaphane et vaporeuse qui, dans certains cas, peut même se rendre visible et tangible. Tout homme posséderait enfin une force, une puissance spirituelle indépendante de la matière, ce qui constituerait l'âme immortelle dont la destinée est de s'élever de degré en degré jusqu'à la perfection.

Les spirites ne s'efforcent pas moins de prouver l'existence d'un Dieu. En parlant de ce principe qu'il n'y a pas d'effet sans cause et que rien ne procède de rien, ils remontent à la source même pour expliquer l'origine de ce principe intelligent et raisonnable qui existe en nous, et cette source il la trouve en Dieu, dans ce Grand-Architecte, foyer immense d'amour et de justice, centre, disent-ils, vers lequel convergent et où viennent aboutir toutes les forces et les puissances de l'univers.

Tout en poursuivant notre étude sur la théologie de cette nouvelle religion nous arrivons aux *vies successives* qui régleraient la marche de notre destinée, selon nos bonnes ou nos mauvaises œuvres. Selon les spirites, il n'y aurait pas de peines éternelles et partant point d'enfer. « L'enfer, disent-ils, est en nous il se cache dans les replis ignorés de l'âme coupable, dont l'expiation seule peut faire cesser les douleurs. » Nous aurions enfin vécu avant de naître et nous revivrons après la mort, ce qui

expliquerait la pluralité des existences. Il nous resterait maintenant à expliquer les phénomènes spirites qui nous apprennent que les âmes des morts se révèlent aux humains, qu'elles nous manifestent leur présence, s'entre-tiennent avec nous, nous initient aux mystères des vies renaissantes et aux splendeurs de cet avenir qui sera le nôtre. Mais comme nous avons déjà occupé le cadre qui nous est assigné dans le journal par notre distingué directeur, nous arrêtons pour le moment notre étude sur cette révolution qui vient de se produire dans la France psychique, nous proposant toutefois de revenir ultérieurement à commenter chaque dogme, persuadé que le lecteur nous saura gré de le tenir au courant de ces mystères acceptés et préconisés par plusieurs savants des deux mondes. AMÉDÉE COSTA.

CE QUE DISENT LES ESPRITS

Tirée de la *Fraternité* du 13 avril 1894.

Si plusieurs personnes d'âge et de sexe quelconques appliquent leurs mains sur une table autour de laquelle elles sont assises, au bout de quelques minutes la table craque, semble frémir et, se soulevant sur deux pieds, penche et oscille pour retomber immobile à sa position primitive. C'est le phénomène spirite le plus facile à réaliser. L'expérience réussit toujours, surtout lorsqu'on prend la précaution de demander à haute voix « *s'il y a un Esprit à la table* ». Voilà une distraction économique dont peuvent user les personnes propriétaires d'une table ayant encore un pied ou deux.

L'« esprit » a donc ainsi révélé sa présence ; l'on peut convenir avec lui qu'un coup frappé par la table représentera la lettre A, deux coups : B, trois coups : C, et ainsi de suite. Ce moyen de communication, commode bien qu'un peu lent, lui permet de formuler lettre par lettre ses réponses aux questions qui lui sont posées : on le prie de dire son nom, ce qu'il veut, s'il a des révélations à faire, etc. (*Nota* : Ne pas demander à ces invisibles si l'on deviendra bientôt riche, ni à quel âge on aura son quinzième enfant ; ils ne disent pas la bonne aventure).

Une autre manifestation matérielle est celle-ci : vous fixez un crayon à une planchette de bois, ou à une corbeille légère que vous soutenez avec les mains au-dessus d'une feuille de papier ; le système se met en marche et la pointe du crayon écrit d'un trait ce que la table n'aurait fait qu'épeler.

De nombreux résultats, plus extraordinaires mais aussi plus difficiles à obtenir, ont été observés ; en voici un extrêmement curieux :

Une assiette pleine de farine avait été posée sur une table ; l'esprit invisible fut prié de plonger sa main et de l'appliquer ensuite sur l'une des per-

sonnes présentes : on vit alors l'empreinte de cinq doigts se marquer dans la farine ; l'instant d'après, l'un des spectateurs se sentit serrer au genou et, au même endroit, la trace des doigts enfarinés s'imprimait sur son pantalon !

D'autres expérimentateurs ont été enlevés, avec le fauteuil où ils étaient assis, et reposés doucement à terre.

Certains *médiums*, possédant la faculté de voir les Esprits, ont révélé le nom et dépeint la physionomie de personnages décédés — mais présents — qu'ils n'avaient jamais vus ; les assistants, ayant connu les morts évoqués, restaient surpris et émerveillés par l'exactitude de ces descriptions faites *de chic* et sans supercherie possible.

Où trouver l'explication de ces faits étranges quoique indéniables, paraissant contredire les lois élémentaires de la mécanique et même les principes du bon sens et de la raison ? Les Esprits l'ont donnée eux-mêmes et voici ce qu'ils disent :

« Après la mort, l'âme se sépare du corps et lui survit. (Ceci est le dogme essentiel qu'il faut adopter tout d'abord, sauf à en trouver les preuves dans ce qui suivra.) Le corps se décompose et *in pulverem revertit* ; l'esprit, lui, a gardé son intelligence, ses facultés morales, ses connaissances, mais privé d'organes il ne peut plus communiquer avec les « incarnés » que nous sommes. Il a pourtant conservé une enveloppe semi-matérielle, qu'il possédait déjà du vivant de son corps (et les découvertes récentes du colonel de Rochas, à la Charité, tendent à prouver cette assertion). L'enveloppe en question est appelée « *périsprit* », elle est fluide, peut traverser la matière comme le font le magnétisme ou l'électricité. Trop peu consistante pour remplacer les muscles perdus, elle peut néanmoins, avec l'aide du fluide animal dégagé par les *médiums* — et tout le monde est plus ou moins médium — retrouver un moment assez d'énergie pour faire mouvoir des objets matériels. »

Voilà donc pourquoi et par quels moyens les tables, corbeilles ou crayons semblent animés et parlent, écrivent ou dessinent d'une manière raisonnable.

Les révélations que fournissent les différents Esprits évoqués sont aussi variées quant au fond et quant au style, que pourrait l'être une suite de conversations tenues avec une série de personnes accostées au hasard dans la rue. Il en est de graves, de spirituelles, de légères, d'injurieuses, et cela n'a rien qui doive surprendre, si l'on se rappelle que chaque Esprit a conservé son individualité, son caractère, ses affections et ses haines. Comme les manifestations physiques, ces révélations provoquent parfois l'étonnement et l'émotion de ceux qui les obtiennent. Nous avons vu souvent les

larmes monter aux yeux de certains expérimentateurs apprenant que l'esprit de leur mère ou de leur enfant se trouvait auprès d'eux ; s'ils en doutaient, cet esprit leur citait quelque anecdote intime, connue d'eux seuls, parfois même oubliée, qui rendait l'identité incontestable.

C'est aux Esprits supérieurs que nous devons les communications les plus intéressantes. Rédigées dans une forme simple et claire, elles contiennent des pensées élevées qui élargissent les idées que nous possédons sur la morale, la justice, la charité et, en général, sur tous les points importants de la philosophie et de la sociologie. Nous en avons mis en ordre quelques-unes, que nous citons sans commentaires pour les curieux.

D'abord — à tout seigneur tout honneur — « Dieu existe. Pour tous les Esprits, sérieux ou malins, ignorants ou cultivés, c'est là un fait indiscutable. Ils le définissent : *intelligence suprême, cause première de toutes choses*. Pour nous, si nous coudoyons à chaque pas les preuves de son existence, nous ne saurions en comprendre la nature intime, trop éloignés que nous sommes encore de l'état de perfection.

« L'âme est évidemment immortelle puisque c'est la raison d'être des Esprits. Mais comment nous est-elle venue ? — L'incarnation d'un esprit libre commence lors de la conception, elle est complète au moment de la naissance ; une fois incarné, l'esprit n'a plus conscience de son état errant d'autrefois. Comment nous quitte-t-elle ? A l'instant de la mort, l'âme redevient esprit, n'emportant avec elle que le souvenir, doux ou amer, de sa vie terrestre, selon l'emploi qu'elle en a fait. Cette séparation du corps et de l'âme s'opère graduellement, les liens se dénouent et ne se brisent pas.

« L'enfer et le paradis sont dans la conscience de chacun ; redevenus, par la mort, esprits libres, nous éprouvons des peines ou des jouissances — satisfaction ou regrets — mille fois plus vives que sur la terre, car la matière n'émousse plus les sensations. »

Abordons des questions plus controversées :

« Les mondes se forment par la condensation de la matière élémentaire unique disséminée dans l'espace. Tous les globes qui circulent dans l'espace sont habités, et l'homme de la terre est loin d'être le premier en intelligence et en bonté ; il lui faudra subir encore de nombreuses incarnations pour atteindre à la perfection.

« Les premiers êtres vivants sont sortis de germes que renfermait la terre et qui attendaient le moment favorable à leur développement. Les principes organiques se rassemblèrent dès que cessa la force qui les tenait écartés et ils formèrent, par un phénomène analogue à celui de la cristallisation minérale, les germes de tous les êtres vivants ; ces germes restèrent à l'état latent et inerte comme la chrysaïde et les graines des plantes, jusqu'au mo-

ment propice à l'éclosion ; alors les êtres de chaque espèce se rassemblèrent. »

Voulez-vous maintenant des appréciations sur la société et sur notre chienne d'existence ? Oyez !

« Le mal n'est pas dans la nature des choses. Tous les esprits ont été créés simples et ignorants, le libre arbitre de chacun d'eux lui permet d'écouler ou de transgresser la loi naturelle, c'est-à-dire de travailler à son avancement intellectuel et moral, comme à celui des autres, ou de satisfaire égoïstement ses besoins grossiers au détriment d'autrui ; les épreuves qui lui sont réservées le rendront plus intelligent.

« L'inégalité des aptitudes provient de ce que chaque homme — chaque esprit, par conséquent — a plus ou moins subi d'existences et en a plus ou moins profité, tous étant partis du même point et tendant au même but.

« L'égalité absolue des richesses est impossible. La diversité des facultés et des caractères s'y oppose (sans parler de la ruse et du vol). Ceux qui pensent que là est le remède aux maux de la société sont des systématiques ou des ambitieux jaloux ; l'égalité qu'ils rêvent serait bientôt rompue par la force des choses. La seule plaie sociale est l'égoïsme. »

Du reste, l'homme ne peut jouir sur la terre d'un bonheur parfait, puisque la vie lui a été donnée comme épreuve en expiation, pour le faire avancer vers le but suprême, qui est la perfection.

Qu'il n'aille pas, au moins, chercher son salut dans le suicide. Ceux qui qui commettent cet acte de folie retardent leur ascension vers un monde meilleur et s'en repentent aussitôt après leur mort. Il faut user la vie jusqu'au bout, par le travail, c'est-à-dire par une occupation utile ; c'est la première des lois universelles.

Quelques mots sur nos mœurs, pour terminer :

« Le mariage, c'est-à-dire l'union permanente de deux êtres, est un progrès dans la marche de l'unité, son abolition amènerait le retour à la vie bestiale. L'indissolubilité absolue du mariage est une loi humaine très contraire à la loi de la nature. La polygamie est contraire aussi à la loi naturelle : elle détruit l'affection et augmente la sensualité.

« L'homme et la femme sont égaux devant Dieu — redevenus esprits libres, ils n'ont plus de sexe — ils possèdent les mêmes droits, mais l'égalité des droits n'implique pas celle des fonctions sociales.

« Le duel est une habitude absurde, digne des barbares ; c'est à la fois, par l'intention, un meurtre et un suicide.

« La suppression de la peine de mort marquera un progrès dans l'humanité. La société doit ouvrir au criminel la porte du repentir, au lieu de la lui fermer, car, après la loi du travail, la seconde loi universelle est la loi

de charité qui conseille la bienveillance pour tous, l'indulgence pour les imperfections d'autrui et le pardon des offenses. »

Tout ceci paraîtra bien long, mais le lecteur nous pardonnera cet excès de conscience. Il fallait tout dire ou se taire..., autrefois nous nous taisions.

MAURICE HUBERT.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES

Le journal de la Société d'études psychiques de Londres, publie dans son numéro d'avril 1894, le compte rendu de Miss Fatkinson, qui demeurait, 25 Alder Shot, Rood-Willesden Lane, N. W.

Il paraît qu'au 1^{er} juillet 1893, se trouvant avec une de ses amies dans une vieille église à L... elle lui montra une fenêtre, en disant que le vieux D^r avait laissé une somme d'argent pour y faire mettre des vitraux en sa mémoire, mais que les héritiers avaient négligé jusqu'à présent de remplir ses volontés.

A ce moment-là, Miss. A. remarqua un vieux monsieur tout près d'elles, derrière son amie; elle pensait que ce devait être un visiteur isolé, venu comme elles-mêmes voir la vieille église; mais Miss Fatkinson se retournant, devint blanche comme neige et dit à Miss A. : « Venez vite, c'est le docteur lui-même. »

Miss A... qui ne croyait pas aux apparitions, pensait que son amie devenait folle, mais tout en regardant la figure du vieux monsieur, elle la vit disparaître à ses yeux.

L'église était vide quand ces dames y étaient entrées, et personne ne pouvait y pénétrer sans être vu et entendu.

La figure a été vue dans une partie de l'édifice formant comme un cul de sac; elle n'eût pu entrer sans avoir fait déplacer ces dames qui occupaient un couloir étroit et l'église était bien éclairée; le soleil éclairait même les cheveux blancs du vieillard.

Miss A... a reconnu plus tard, chez son amie, dans le portrait du vieux docteur la personne vue à l'église.

D'autres amies ont déclaré depuis avoir vu ce même docteur apparaître chez elles; leurs mères l'avaient connu de son vivant.

LA TERRE

par EMMANUEL VAUCHEZ. (Voir la *Revue* de Juillet 1894.)

CHAPITRE III

L'HOMME PRÉHISTORIQUE

Continuons notre lecture, et c'est vraiment une lecture politique et toute d'actualité que nous faisons en étudiant les diverses formations du globe et l'évolution de l'homme. Elle nous apprend, en effet, en nous faisant suivre la lente évolution de la vie sur notre globe, en nous montrant combien il nous a fallu de milliers d'années pour passer de la cellule incolore à l'état de mollusque, de celui-ci à l'état de singe et du singe à l'homme, combien est juste ce vieil adage du fabuliste qui nous dit que « patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ». Et, tenez, ne devons-nous pas être patients en songeant à ce qu'il a fallu de temps et d'efforts pour arriver du premier outil de l'homme, de ce grossier instrument de silex qui servit d'abord à tous les besoins de sa défense jusqu'à nos armes perfectionnées? Combien n'a-t-il pas fallu d'années pour passer du pauvre vase de terre, du pot-au-feu primitif, ce mollusque de notre industrie, jusqu'aux machines qui battent nos blés, broient nos grains, nous font franchir les espaces et nous transporteront jusqu'aux astres si nous leur trouvons un point d'appui suffisant?

Nous nous plaignons qu'il y ait encore des misères dans nos sociétés civilisées, et nous oublions qu'il a fallu plus de trois cent mille ans pour nous faire passer de l'état de misérable nudité de corps et d'esprit, dans lequel nous végétons, à celui d'homme travaillant la terre et les métaux, à celui d'homme ayant un langage et pouvant s'habiller. Et encore, y a-t-il aujourd'hui, sur notre terre, nombre d'habitants vivant à l'état sauvage, que nous avons peine à prendre pour des hommes.

Pardon de cette digression et reprenons notre livre. Je voudrais vous faire suivre avec lui les diverses formations géologiques de notre terre, vous faire assister à la naissance de chaque espèce d'êtres, animaux et plantes, arrivant à leur heure dans le terrain qui leur est propre, pour y accomplir leur œuvre et disparaître ensuite pour faire place à d'autres. Ce serait là une excursion des plus attrayantes, grâce au récit si bien ordonné de l'auteur et aux gravures qui complètent sa démonstration. Nous verrions qu'à mesure que de nouveaux terrains se forment, qu'à mesure que le climat et les éléments de la vie terrestre s'améliorent, naissent de nouveaux êtres aux formes plus variées et plus complexes; mais ce serait dépasser les limites que je me suis tracées et je dois simplement rester votre introduc-

teur et votre guide, si faire se peut, pour suivre la pensée maîtresse de l'auteur.

Disons simplement qu'il résulte de cette excursion, ce fait passé maintenant à l'état de loi scientifique, à savoir « que tout s'enchaîne dans la succession des terrains et des êtres, et que la direction de l'évolution de l'organisme dépend des circonstances extérieures » : d'où il résulte cet autre fait non moins certain, c'est que l'organe s'adaptant à la fonction, on peut déduire le genre de vie d'un animal de son *organisation*. Montre-moi ta dent, je te dirai qui tu es et comment tu vis. De nos jours, en examinant la conformation d'un individu, sa main, ses doigts, etc., n'en déduit-on pas aisément son genre d'occupations?

Cette règle posée, nous arrivons à la naissance de l'homme. L'homme vient du singe qui a vécu pendant toute l'époque tertiaire et lui succède à la formation de la quaternaire. Le singe a engendré l'homme, comme il a lui-même été engendré d'un insectivore quelconque, et pourquoi pas?

Est-il plus ridicule et plus difficile de sortir, par une évolution toute naturelle, constante et conforme aux lois établies scientifiquement, d'un être inférieur, d'un singe, que de naître tout d'un coup du limon de la terre, que de voir la femme sortir du côté de l'homme?

Non, à coup sûr, et si une religion dit oui, la science répond non et la science, c'est la religion de demain.

Il est vrai qu'il y a encore des gens qui ont peine à admettre que le nègre soit un homme et qui le traitent un peu plus mal qu'un animal; pourtant on commence à s'y habituer. On s'habitue même à voir dans les animaux une sorte de monde, des êtres qui se rapprochent de l'homme, et la loi en est arrivée avec raison à les protéger comme étant du monde. N'est-ce pas avouer que l'homme est sorti de race animale, qu'il sent qu'en réalité il y a un certain lien qui l'unit à elle. Eh bien oui, l'homme procède du singe, et les preuves à l'appui de cette thèse scientifique ne manquent pas. Lisez le livre de Vauchez, vous les trouverez en abondance.

Je dirai seulement que le dryopithèque ou anthropoïde, singe du Miocène, se servait déjà d'éclats de silex et connaissait l'usage du feu; que l'anthropopithèque, singe du Pliocène, découvert récemment en Portugal, se rapproche tellement de l'homme qu'on peut dire qu'il n'est ni homme ni singe, mais le chaînon qui unit les deux espèces.

Cet être a si bien existé qu'il n'est pas tout à fait perdu. Stanley a découvert, en effet, dans l'Afrique centrale, une population naine nommée *Monbottous*, être moitié homme, moitié singe, au corps couvert de poils, vif et agile, à la figure mobile et expressive de l'anthropoïde.

Les preuves, du reste, qu'apporte Vauchez de cette dérivation de l'homme

de la race simienne sont telles qu'elles ne peuvent laisser dans les esprits ni doute ni trouble. Laissez donc la création biblique et suivons l'homme dans son évolution.

C'est à l'époque quaternaire, époque de l'extension des glaciers en Europe et des animaux gigantesques comme le Mammouth, qu'il apparaît, lui, faible et sans armes, comme chargé de nettoier la terre et d'en chasser les hôtes terribles qui la peuplent ; alors il ne faiblira pas à sa mission.

L'histoire de l'homme quaternaire ou homme préhistorique, c'est-à-dire avant l'histoire, a été faite pourtant, et Vauchez en fait une analyse des plus intéressantes en s'appuyant sur les travaux scientifiques de Lubbock, de Leyell, de Nadaillac, de Mortillet, etc. Nous ne pouvons la refaire avec lui, mais nous vous prions, chers lecteurs, de la faire dans le livre, de l'étudier avec soin, car c'est là votre histoire, notre histoire à tous. Elle nous apprendra, en constatant qu'il a fallu plus de trois cent mille ans à notre ancêtre pour perfectionner son outillage, pour passer de l'outil de silex à celui de fer, pour arriver à avoir une histoire : nous deviendrons non seulement plus travailleurs mais plus patients ; nous connaîtrons mieux le chemin à suivre dans l'avenir pour nous acheminer plus sûrement vers nos destinées futures.

Je ne puis, du reste, mieux résumer cette époque d'enfancement de l'homme qu'en vous donnant la page si émouvante par laquelle Vauchez termine cette étude sur l'homme préhistorique.

Et avant de vous la donner, permettez-moi d'y joindre un petit conseil :

Quand, en vous promenant dans nos champs, sur nos collines, vous rencontrez quelques-uns de ces fragments de silex taillé, et on en trouve parfois de véritables ateliers chez nous, ramassez-les soigneusement ; ce sont là les premiers outils, les premières armes de nos ancêtres. Ce sont nos documents pour écrire leur histoire, que Vauchez résume ainsi :

« L'homme, individuellement, n'est qu'un atome dans la création ; mais
« combien cet infiniment petit recèle de germes perfectibles. Combien il
« devient grand si les ambiants lui sont favorables ! A quel point son cer-
« veau possède l'aptitude au travail ! Ainsi que le gland porte en son germe
« le chêne puissant qui couvrira de sa ramure une large étendue, ainsi
« l'humble cellule portait le germe de l'homme contemporain, ajoutons de
« l'homme de l'avenir.

« Fils du singe, l'homme a tout créé de la vie civilisée : luttant, martelant les métaux, se construisant des abris, des cités lacustres, tissant, chassant, il eut, au milieu de ce labeur constant, des heures où l'idéal se révéla à travers les ombres de la vie laborieuse, et où il produisit des œuvres artistiques comme celles de l'époque Magdalénienne.

« Nous avons assisté à la formation du langage et de l'écriture, ces deux
« phares de l'humanité. De ces ébauches sont sorties l'éloquence moderne
« et l'imprimerie, la vapeur et les mathématiques : à quoi ne peut atteindre
« un animal qui a ainsi évolué ?

« Après des luttes séculaires dont la chronologie n'existe pas, après les
« travaux, les crimes, les chutes, les rénovations, les mêlées sans nom, par-
« formidables et effrayantes, lentement il s'élève, lentement il comprend et
« crée, lentement il prend possession de la terre qui l'a ébauché ; mais la
« terre, mère prudente et protectrice, ne livre ses trésors qu'à ceux de ses
« fils qui savent se munir du bouclier de la science. »

N'y a-t-il pas là, comme je le disais en commençant, une véritable leçon
politique et ne pouvons-nous pas dire une fois de plus : patience, travail
et science, voilà les armes de la vie.

CHAPITRE IV

L'ÉLECTRICITÉ

Je voudrais pouvoir vous dire tous les chapitres de ce livre dont la lecture
vous captive de plus en plus à mesure qu'on approche du dénouement, des
conclusions finales. veux-je dire ; mais je dois rester, ai-je dit, un simple
compagnon de route ; je passe donc sur le chapitre pourtant si intéressant
que Vauchez consacre à l'homme historique, c'est-à-dire à l'étude de la
formation de nos continents actuels, de nos arts, de notre société, à la nais-
sance de notre civilisation qui faillit s'éteindre dans l'affreuse nuit du
moyen âge, et je note seulement les réflexions par lesquelles l'auteur les
termine, à savoir que « les sociétés antiques étaient égoïstes et considé-
raient les masses populaires comme des éléments producteurs à leur
service.

« Les sociétés modernes, filles des préhistoriques de la Germanie, suivent
une voie opposée ; leurs convictions sont différentes ; elles remuent autant
les masses populaires que la terre *et ne leur parlent que de leurs droits sans
leur imposer de devoirs*. Elles demandent la diffusion des fortunes ; on les
dirait montant à l'assaut de l'édifice social ; peut-être y arriveront-elles...
pour s'engloutir à leur tour sous ses ruines, car, remarquons-le, notre
société est vieille, sceptique, indifférente, plus vieille que Rome à son dé-
clin... et la loi évolutive, tenant sa balance, mesure toujours fatalement
l'ivraie et le bon grain, prête à rejeter impitoyablement les facteurs qui la
gênent. »

En un mot, une nouvelle évolution se prépare. Et, après cette méditation
pleine de grandeur que je voudrais n'être pas une triste prophétie pour
nous, l'auteur, se retournant vers le passé que nous venons de parcourir et

observant « cette croissance de la terre, sa vitalité puissante toujours en éveil, jamais en défaut, se dit que de telles facultés ne sont pas l'apanage d'un corps inerte, mais d'un corps vivant » ; se demandant alors d'où vient la vie, d'où vient le commencement de l'être, d'où vient la pensée, il remarque que la terre est une combinaison chimique douée d'une puissance électrique qui fut plus grande dans le passé que maintenant. D'autre part, les effets de l'électricité produite artificiellement par l'homme lui paraissent tels qu'on pourrait en déduire qu'aux origines planétaires, le commencement de l'être, la vie, l'apparition de la cellule verte ne furent que la résultante d'un état électrique spécial à notre planète.

Et c'est alors que, poursuivant sa pensée, il écrit ce magnifique chapitre sur l'électricité qui relie la première partie de son œuvre, la partie matérielle, celle de la création matérielle, à la seconde partie, à celle que nous nommons la création de l'immatériel, la création de ce que nous nommons l'âme ou la pensée : il en arrive à cette conclusion :

« L'électricité est la vie, plus que la vie, elle semble être la cause de nos phénomènes psychiques ; l'électricité, c'est la force causale, la force unique, la cause première des philosophes et le dieu des théologiens. »

Voilà, certes, une thèse des plus hardies qui va faire crier au matérialisme, bien à tort, car Vauchez est spiritualiste, si tant est vrai qu'il puisse y avoir encore des matérialistes et des spiritualistes à l'heure actuelle, car il n'y a qu'un jeu de mots dont on a trop longtemps abusé pour discuter sans fin sur la pointe d'une aiguille. Il n'y a pas deux principes : il n'y en a qu'un.

L'hypothèse de Vauchez sur l'électricité, force causale unique, ramenant à un seul principe de dualisme de la matière et de l'âme, du matériel et de l'immatériel, sera, nous l'espérons, le fil conducteur qui nous servira à nous faire atteindre le but depuis si longtemps cherché, l'unité de cause, l'unité de la vie.

Mais n'anticipons pas et disons seulement que le chapitre que M. Vauchez consacre au développement de son hypothèse et dans lequel il accumule avec un soin patient, avec une exquise et savante recherche tous les faits, toutes les preuves qui en doivent faire une loi scientifique, est à coup sûr un des plus captivants, des plus savants de ce livre dont toutes les parties sont pourtant si soigneusement étudiées.

On sent que l'auteur, absolument convaincu de ce qu'il avance, a mis là toute son ardeur d'apôtre, de philosophe qui veut faire passer sa conviction à ceux auxquels il s'adresse.

Je craindrais tellement d'en affaiblir la portée que je ne veux que résumer

le plus brièvement possible les points principaux de cette démonstration si puissante et si attractive dans sa science.

Tous les jours, nous voyons la mort sous mille formes, et pourtant rien ne meurt; tous les jours, nous voyons la vie se manifester de mille façons différentes, et pourtant rien ne se crée. Tout se transforme; l'un gagne ce que l'autre perd, l'un naît de la destruction de l'autre et il n'y a, dans l'univers, que transformation et échange.

La matière, en effet, n'est pas composée d'une infinité de corps différents d'essence entre eux, comme on pourrait le croire en ne voyant que la variété de leurs formes et de leur état, mais seulement d'un petit nombre de corps, dits corps simples, dont le nombre va même se réduisant chaque jour.

Carbone, oxygène, hydrogène et azote, voilà les quatre corps principaux qui paraissent former presque tous les êtres vivants.

Or, les corps simples, sous leur triple forme solide, liquide et gazeuse, ne sont eux-mêmes que des composés de corpuscules irréductibles, invisibles, qu'on nomme des atomes. Des atomes, éternels, immuables, se groupent d'éternité en éternité, sous diverses formes, s'unissent pour former un corps, se désagrègent pour en former un autre sous l'impulsion d'un principe dont nous ne connaissons que l'essence et qu'on nomme une force.

Donc, *atome* ou matière et *force* qui les fait mouvoir, voilà les deux principes auxquels se ramène la création.

Ces deux principes ne peuvent-ils pas se ramener à leur tour à un seul, à la force causale? Tel est le problème. Ce principe unique, cette force causale est l'électricité que tout le monde connaît aujourd'hui, et que Galvani reconnut pour la première fois sur un animal, sur une grenouille.

Et des expériences que je ne puis, à mon grand regret, rapporter ici, ont commencé à prouver tout d'abord que tous les phénomènes physiques étudiés sous les noms divers de pesanteur, affinité, chaleur, lumière, son, magnétisme, électricité, au lieu d'appartenir à autant de forces distinctes, ne provenaient que d'une seule, l'électricité. qu'en conséquence il y avait une *unité de force*, comme il y avait une unité atomique.

De là, à unir les deux, à voir que la force était dans l'atome lui-même et à montrer que de l'électricité naissait la pensée que nous avons vue, pour ainsi dire, naître à mesure que se développaient les êtres, il n'y a qu'un pas: ce pas, je voudrais vous le faire franchir en vous montrant, avec Vau-chez, toutes les énergies terrestres décollant du soleil, de l'énergie solaire qui engendre elle-même tous les phénomènes de notre vie; je voudrais vous montrer ces poissons électriques, ces animaux, ces plantes électriques, l'électricité agissant sur la végétation comme sur la pensée, l'électricité sur la mer, dans les airs, partout en un mot; mais je dois me borner et en

arriver à ce fait constaté : c'est que l'électricité agit sur notre cerveau, sur notre pensée, d'une façon indiscutable.

Tout travail intellectuel s'accompagne chez nous d'un phénomène électrique cutané, du développement d'un courant électrique cutané d'une grande force parfois. Ne savons-nous pas, du reste, combien les orages, les tempêtes, c'est-à-dire tous ces mouvements électriques de l'atmosphère, agissent parfois non seulement sur notre corps, mais sur notre pensée?

De cette étude de la force électrique unique et se retrouvant partout sous toutes les formes, est sortie la conception de l'atome électrique, du premier principe auquel on doit s'arrêter en affirmant l'existence, qu'on l'appelle *matière*, *force* ou *dieu*.

« Le Cosmos n'est qu'une force immuable, éternelle, dont l'aspect seul varie, et la force perceptible à nos sens, étudiable par nous, comprenant toutes les autres, est *la force électrique*. »

Et je ne puis terminer cette étude sans reproduire la dernière et si émouvante page dans laquelle Vauchez résume toute sa pensée :

« En présence de tels problèmes, la science ne peut marcher que lentement : peut-être la nouvelle étape qui nous révélera sûrement ce que nous ne faisons qu'entrevoir ne sera-t-elle pas longue à franchir.

« En attendant, nous ne pensons pas que Dieu s'occupe autrement des mondes que par la répartition des lois physiques, des forces agissantes au moyen desquelles la création marche avec un ensemble que rien ne trouble à travers l'infini...

« La terre naît d'un noyau incandescent, elle porte en elle ses germes, elle a été fécondée par la force électrique : elle doit développer la vie depuis la cellule verte jusqu'à un être relativement supérieur qui n'a pas encore paru, qui viendra à son époque géologique, et ce travail persistera aussi longtemps qu'elle aura une vitalité, — alors, elle mourra, car la mort est une loi, laissant au grand laboratoire son travail accompli, sa race faite.

« Ses débris retourneront au creuset... et là, probablement, se reconstituant par de nouvelles agglomérations, renaîtront à une vie nouvelle et recommenceront l'élaboration des races » (1). (A suivre.)

COMMENT ON DOIT COMPRENDRE LA DIVINITÉ DU CHRIST

Bien que Arius, prêtre d'Alexandrie, ait été excommunié par le concile de Nicée, en l'an 325 de l'ère chrétienne, pour avoir soutenu que le Christ n'était pas Dieu, il est impossible de ne point partager son opinion à cet égard, pour peu que l'on veuille se donner la peine de lire attentivement les

(1) 2 vol. avec figures, 15 fr., grand in-8.

quatre Evangiles selon saint Marc, saint Jean, saint Luc et saint Mathieu.

Quant à nous, d'après les divers extraits que nous en donnons ci-après, nous croyons, comme Arius et plusieurs évêques de son époque, que Jésus-Christ a été fait et créé ; qu'il n'est point égal à son père, ainsi qu'il l'affirme lui-même, lorsqu'il dit : Mon Père est *plus grand que moi* ; qu'il n'est Dieu que par participation, comme on peut le dire de tous les hommes.

Une observation des plus importantes, et sur laquelle on ne saurait trop insister, c'est que, nulle part, dans l'Evangile, Jésus ne se distingue d'une manière absolue du reste des mortels, qu'il ne cesse, au contraire, de considérer comme ses frères, devant avoir part au même héritage que lui.

Sans doute, de ce qu'il appelle Dieu son Père, on doit conclure qu'il est Fils de Dieu, mais évidemment, comme nous le sommes tous, et à des degrés différents.

C'est ainsi que dans son interrogatoire, Jeanne d'Arc a pu dire qu'elle venait de *par* Dieu, qu'on la renvoyât à Dieu dont elle était *venue*, qu'elle était vraiment envoyée de Dieu, et que ses voix, c'est-à-dire les Esprits qui la protégeaient, l'appelaient Jehanne la Pucelle, *filie de Dieu*.

D'ailleurs, ainsi que l'a fort bien remarqué un auteur contemporain, le Christ ne s'est jamais appelé *Dieu le Fils* ; il n'a pas dit une seule fois : Je suis Dieu.

On dirait même que, prévoyant la fausse interprétation à laquelle pourrait et devait en effet donner lieu le titre de Fils de Dieu, il évitait le plus possible de se l'appliquer lui-même, et prenait de préférence celui de *Fils de l'homme*. Dans l'Evangile selon Saint Mathieu, par exemple, cette dénomination se trouve répétée vingt-cinq fois, tandis que celle de Fils de Dieu, n'y figure que trois ou quatre fois. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter ici que, dans une circonstance, où le Christ accusait les Juifs de vouloir le tuer, il a pris le simple titre *d'homme*, sous lequel, du reste, il avait déjà été désigné par saint Jean-Baptiste.

Toutefois, il est vrai de dire que Jésus a reçu toute puissance dans le ciel, et sur la terre, comme étant sans doute arrivé le premier au plus haut degré de perfection auquel il est donné aux Esprits créés de pouvoir parvenir ce qui lui a valu de la part de Dieu, cette dénomination insigne de *fils bien-aimé*, ou peut le considérer, si l'on veut, comme son *fils unique*, c'est-à-dire le seul vraiment digne encore du nom de Fils de Dieu.

D'ailleurs, ce dévouement sans bornes, cet amour infini dont il a donné la preuve la plus éclatante envers l'humanité, en sacrifiant sa vie pour elle, l'a mis en possession d'une gloire que nulle autre ne pourra jamais surpasser.

Ceux qui arriveront après lui, à cette perfection relative à laquelle tous

les enfants de Dieu sont appelés, le devront à ces sublimes enseignements et à son exemple. En effet, ce n'est qu'en marchant sur les traces de ce divin modèle de toutes les vertus, qui est la *seule et véritable voie*, que tous nous irons, tôt ou tard, participer au bonheur ineffable et à la gloire immortelle dont il jouit déjà dans le ciel, et à si juste titre. Jésus sera donc toujours, notre Frère aîné, notre Maître vénéré, celui de tous les Messies qui aura le plus de droit à notre respect et à notre reconnaissance. Ce sera toujours l'Esprit le plus méritant, le plus élevé de tous ceux qui s'intéressent à l'avancement de notre terre, à la formation de laquelle du reste, il a présidé, et dont la direction suprême et le perfectionnement général lui ont été confiés, comme étant le plus digne.

EVANGILE SELON SAINT JEAN, chap. 1, § 29-30.

Le jour d'après, il vit Jésus venant à lui (saint Jean-Baptiste) et il dit : « Voici l'agneau de Dieu, **voici** celui qui ôte le péché du monde. — C'est celui de qui j'ai dit : *Un homme* vient après moi, qui a été fait avant moi, parce qu'il était au-dessus de moi. »

MÊME EVANGILE, chap. VIII, § 40.

Mais maintenant vous cherchez à me tuer, *moi homme* qui vous ai dit la vérité, que *j'ai entendue* de Dieu.

EVANGILE SELON SAINT MARC, chap. X, § 17 et 18.

« Comme il sortait pour se mettre en chemin, un jeune homme, accourant et se jetant à ses genoux, lui dit : Bon Maître, que ferai-je pour acquérir la vie éternelle ?

Jésus lui dit : Pourquoi m'appellez-vous bon ? *Nul n'est bon que Dieu seul.* »

EVANGILE SELON SAINT JEAN, chap. VIII, § 27 et suivants.

Et ils ne comprirent point qu'il disait que son Père était Dieu.

Jésus leur dit : Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez ce que je suis, et que je ne fais rien de *moi-même*, mais que je parle selon ce que le Père *m'a enseigné*.

MÊME EVANGILE, chap. X, § 30 et suivants.

Moi et le Père nous ne *faisons qu'un*.

Les Juifs lui répondirent : Nous ne te lapidons pour aucune bonne œuvre, mais à cause de ton blasphème, et parce que étant *homme*, tu te fais Dieu.

Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : Je l'ai dit, vous êtes des dieux ?

Si elle appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et que l'Écriture ne puisse être détruite : Celui que le Père a *sanctifié* et *envoyé*

dans le monde, comment dites-vous de lui : il a blasphémé, parce qu'il a dit : Je suis le Fils de Dieu ?

MÊME ÉVANGILE, chap. XIV.

† 1. — Que votre cœur ne se trouble point. Croyez en Dieu, et croyez en moi.

† 10. — Ne croyez-vous point que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même. Et le Père qui demeure en moi fait lui-même les œuvres.....

En vérité, en vérité, je vous le dis, qui croit en moi, les œuvres que je fais, il les fera aussi, et il en fera de plus grandes, parce que je vais au Père.

Si vous m'aimez, vous vous réjouirez de ce que je vais au Père, parce que le Père est plus grand que moi.

MÊME ÉVANGILE, chap. XVI. † 27.

Car le Père vous aime lui-même, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu.

MÊME ÉVANGILE, chap. XIV.

† 16. — Et moi je prierai le Père, et il vous donnera un autre Paraclet, pour qu'il demeure avec vous toujours.

† 18. — Je ne vous laisserai point orphelin, je viendrai à vous.

† 20. — En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis dans le Père, et vous en moi, et moi en vous.

MÊME ÉVANGILE, chap. XVII.

† 3. — Et ceci est la vie éternelle ; qu'ils vous connaissent, vous, seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, J.-C.

† 8. — Parce que les paroles que vous m'avez données, je les leur ai données ; et ils les ont reçues, et ils ont connu que je suis vraiment sorti de vous, et ils ont cru que vous m'avez envoyé.

† 14. — Je leur ai donné votre parole, et le monde les a eus en haine, parce qu'ils ne sont point du monde, comme moi non plus je ne suis point du monde. (C'est-à-dire, évidemment, du monde tel qu'il est actuellement).

† 21. — Afin que tous ils soient Un, comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'eux aussi soient Un en nous, et qu'ainsi le monde croie que vous m'avez envoyé.

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU, chap. XIII, † 57 et 58.

Et il leur était un sujet de scandale.

Or, Jésus leur dit : Partout le Prophète est honoré, si ce n'est dans sa patrie et dans sa maison.

Et il n'opéra pas là beaucoup de vertus, à cause de leur incrédulité.

Jésus se considérant donc lui-même comme un prophète.

Même Evangile, chap XIV, § 5, nous voyons que le peuple le regardait aussi comme tel.

« Et voulant le faire mourir, il craignit le peuple qui le tenait pour *prophète*. »

EVANGILE SELON SAINT JEAN, chap. IV, § 44.

Et Jésus lui-même fut un témoignage qu'un *prophète* n'est point honoré dans sa patrie.

Ce verset ne conduit-il pas à la même conclusion ?

MÊME EVANGILE chap. XX, § 17.

Jésus lui dit : (à Marie-Madelaine) Ne me touchez point, car je ne suis point encore monté vers mon Père. Mais, allez à *mes frères*, et dites-leur : Je monte vers *mon Père* et *votre Père*, *mon Dieu* et *votre Dieu*.

Le Christ ne pouvait exprimer d'une manière plus catégorique, que par ces dernières paroles, qu'il n'entendait nullement se distinguer de ses frères.

De même, lorsqu'il dit : « Afin que *tous ils soient Un*, comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, afin qu'*eux aussi soient Un en nous* et qu'ainsi le monde croie que vous m'avez envoyé, il est de la dernière évidence, qu'il n'admet aucune différence entre lui et ses frères. Mais, ce n'est pas à dire que leur substance vienne jamais à se confondre avec celle de Dieu. Dans un temps plus ou moins éloigné, Dieu, Jésus et ses frères ne seroit qu'un comme on dit que deux ou plusieurs personnes, bien distinctes l'une de l'autre, pourtant, ne font qu'un, par cela seul qu'elles ont les mêmes sentiments, les mêmes vues, les mêmes opinions, la même volonté.

C. LIEUTAUD, à Rio-de-Janeiro.

LES ADEPTES DU SPIRITISME

Tiré de la Revue *La France moderne*, de juillet 1894.

Il fut une époque où le seul mot de spirilisme faisait naître un sourire sceptique sur presque toutes les lèvres et où l'on répondait par un haussement d'épaules aux histoires extraordinaires racontées par les adeptes de cette croyance. Depuis, on a bien été forcé d'avouer que le spirilisme n'est pas toujours un vain mot.

Quand on en parle maintenant, ce n'est plus avec désinvolture, mais avec la curiosité inquiète qu'inspirent toujours les sciences mystérieuses et occultes.

Les théories du spirilisme ont ceci d'attirant pour les âmes délicates et impressionnables, qu'elles leur affirment l'existence d'un monde immatériel, leur promettent la survie et la résurrection et procurent des consolations à tous ceux qui pleurent un être tendrement aimé.

A l'appui de ces théories, bien des noms peuvent être cités et non des moindres, de littérateurs, poètes et savants qui ont étudié ces questions.

Alexandre de Humboldt écrivait : « Les faits spirites sont indéniables. »

Victor Hugo : « Nous avons vraisemblablement un autre corps rayonnant, divin et pour ainsi dire spirituel qui sera la transformation de notre corps terrestre. »

Arsène Houssaye : « Les songes nous prouvent que notre âme survivante n'est pas étrangère au-delà du tombeau, non seulement à nos amours et à nos amitiés, mais encore à l'histoire de notre pays. »

Parmi les anciens, M. Louis Figuier, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-quatorze ans, et qui débuta à l'âge de vingt-quatre ans dans la presse scientifique, dit de la mort qu'elle n'est « qu'un accident régulier de notre destinée, un simple phénomène qui n'interrompt pas la continuité de l'existence de la *personne humaine* ».

Et il croit que l'homme est un candidat à l'état angélique.

Plus affirmatif, plus positif et étayant ses assertions sur une longue suite d'études et d'expériences, le Dr Paul Gibier, élève de *Pasteur*, ancien expérimentateur du laboratoire de pathologie expérimentale et comparée du Muséum, actuellement directeur du laboratoire bactériologique de New-York, bref, un observateur dont le passé commande l'attention, a écrit dans un de ses ouvrages que la science arrivera à établir des communications suivies, *visibles* pour tous, entre les esprits et les mortels. On est redevable au docteur Gibier d'expériences de spiritisme scientifique absolument déroutantes : pour lui, faire lire un « sujet » portant sur les yeux des tampons d'ouate et un épais bandeau est un jeu d'enfant et il a réussi à faire bouillir de l'eau comme si elle bouillait réellement, en faisant imposer au-dessus du récipient qui la contenait, mais sans qu'il y touchât, les mains d'un médium très sensible (1).

Enfin, M. Victorien Sardou lui-même est réputé depuis longtemps comme un « médium des mieux assistés ».

Il ne s'en défend, du reste pas, et écrivait à ce sujet, à un ami, une lettre dont voici un passage :

« Je vous réponds tardivement. Il faut que vous m'excusiez. Je suis accablé de besogne.

« J'ai effectivement obtenu des dessins spirites très extraordinaires, il y a une quarantaine d'années, à l'époque où les ignorants savaient seuls ce que les savants commencent à soupçonner aujourd'hui... et voilà quarante ans

(1) Le livre *Spiritisme et Fakirisme*, par le Dr Gibier, est très instructif et ne peut que profiter à ceux qui se donneront la peine de le lire.

que j'admire la parfaite imbécillité avec laquelle la science officielle se refuse à admettre des faits qui, en tant que faits, s'imposent à quiconque se donne sérieusement la peine de les *vouloir* connaître. »

Mais M. Sardou n'est pas le seul qui ait obtenu des dessins ou des portraits médianimiques.

Le baron de Guldenstubbé a fait publier un livre fort curieux intitulé *La Réalité des esprits*, où il raconte les phénomènes extraordinaires d'écriture obtenus, en plein jour, sur des papiers blancs placés en évidence.

Au bout de quelques minutes, des écrits étaient visibles sur les papiers, et ceci sans que personne s'en approchât.

« Plus de cinq cents personnes ont pu constater le phénomène étonnant de l'écriture directe des génies invisibles. »

Et l'auteur, dans son livre, publie quantité de noms de personnes qui ont assisté à ses expériences et furent convaincues de la réalité du phénomène.

Ces expériences eurent lieu aux musées du Louvre, à Versailles ; dans les parcs de Compiègne, Fontainebleau ; dans les églises et les cimetières de Paris, à Vienne, à Munich, à l'abbaye de Westminster, à Londres, et dans des châteaux en ruine.

Plus de deux mille expériences ont été faites par l'auteur et ses amis.

Un des témoins cités dans le livre de M. Guldenstubbé est M. Dale Owen, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Naples (1).

M. Dale Owen est un spirite convaincu ; il a écrit un ouvrage fort intéressant : *Footfalls on the boundary of another world*, qui a été répandu en Amérique à plus de 20.000 exemplaires.

Il y parle d'une apparition qu'il a vue *lui-même* dans son appartement de la rue Saint-Lazare, n° 23.

Ce livre est très intéressant, mais je ne pense pas qu'il ait été traduit en français.

D'autres personnes qui s'occupent de spiritisme ont obtenu des photographies de leurs esprits guides ou d'esprits amis décédés.

Mme Fuller, mère de la charmante artiste Loïe Fuller, a en sa possession un portrait que j'ai vu ; il représente Mme Fuller assise et entourée de quatre petites têtes d'esprits qui semblent percer les nuages. Elle déclare reconnaître parfaitement ces esprits, comme des amis morts, connus autrefois par elle.

La photographie est d'un petit format ordinaire. Il faut dire que Mme Fuller est une spirite de la première heure et elle pourrait en dire long sur ses

(1) *La Réalité des Esprits*, à la Librairie spirite, rue Chabanais, Paris, 5 fr.

expériences avec les esprits en Amérique, et les guérisons que son mari obtenait, car il avait le don de guérir et de soulager ses semblables, et, de ce fait, il eut à souffrir bien des railleries et des ennuis.

Comme elle dit : « Le monde est ainsi fait, quand on ne guérit pas par impossibilité, on vous traite d'imposteur, quand on guérit quelqu'un, la personne guérie dit souvent : « C'est parce que je n'étais pas malade », de sorte que l'on n'a jamais que des ennuis ». Les esprits lui avaient annoncé qu'ils viendraient se faire photographier autour d'elle, de sorte qu'elle n'en fut nullement étonnée.

De nos jours, le spiritisme s'est tellement développé, que même bon nombre d'ecclésiastiques s'y adonnent et y croient, mais n'osent pas encore le dire hautement. Monseigneur D., aujourd'hui décédé, y croyait si sérieusement, que jamais il n'entreprenait rien sans consulter son esprit-guide et protecteur.

Cette croyance élève l'âme et empêche de faire le mal.

Sachant la destinée qui nous attend, si nous faisons le bien sur terre, notre position dans l'autre monde sera plus heureuse, et si nous faisons le mal sciemment, notre destinée est de rester dans les ténèbres.

Cette croyance a existé de tout temps, et il n'est pas d'incrédules sur ce sujet.

On ne veut pas toujours en convenir, on craint le ridicule.

Avec le temps, les mystères les plus cachés se découvriront comme des choses simples et naturelles.

Et à mesure que l'humanité se spiritualise, l'intelligence de la race augmente, les communications avec le monde spirituel deviendront de plus en plus fréquentes et faciles.

Dès à présent, on peut estimer qu'un cinquième environ des êtres humains possède le don de médiumnité et pourrait, au besoin, développer cette faculté latente, permettant de communiquer avec l'*au delà*.

Cependant je dois ajouter que tous ne sauraient faire de *bons sujets*. Car on doit tenir grand compte de l'éducation et des instincts de chaque individu.

Il n'est pas nécessaire de chercher à convaincre, ni à développer les dispositions de ceux dont les tendances sont notoirement fausses ou mauvaises, car *similia similibus*. La communication avec de mauvais esprits ne peut présenter que des inconvénients.

Pour savoir si l'on peut être médium, il faut soumettre son écriture à une séance, ce critérium suffit aux esprits.

Le temps est proche où l'échelle de Jacob qui représente les anges descendant du ciel sur la terre pour communiquer avec les hommes ne sera plus un mythe.

LA PSYCHOMÉTRIE

La psychométrie est l'art de lire en soi, ce que sont les personnes et les choses à l'aide d'un nom ou d'un objet matériel; surtout avec un objet matériel dont le médium psychomètre peut dire la nature et retracer l'histoire la plus circonstanciée.

Mme Buchanan est un médium de cet ordre; avant la guerre d'Egypte, en juin 1882, elle donnait à New-York la communication suivante, en touchant une lettre dans laquelle on avait inscrit un nom inconnu de Mme Buchanan.

« Je sens là une âme forte, inquiète, dont la pensée ne sera satisfaite qu'en mettant la dernière main à un projet qui puisse satisfaire son ambition; cet homme travaille à un but spécial qui a tous les dehors d'un but humanitaire, et c'est son œuvre seule qu'il veut accomplir.

« Vrai, je n'aime pas cette âme qui a des parti pris, commande à autrui, qui a des morts autour lui; des esprits le suivent. Il n'est pas malade, et peut devenir un esprit dégagé de la matière en fort peu de temps, puisqu'il sème partout l'anxiété, bientôt la guerre. Je suis troublée et il semble que je sois dans une ville assiégée. Oui cet homme est subtil à l'excès, mais point diplomate comme il faudrait qu'il le fût pour cimenter son autorité et avoir une grande position.

« Cette âme humaine a semblé longtemps sommeiller pour mieux faire triompher ses idées, ses projets iniques et injustes: je ne l'aime pas cette âme que j'eus voulu bienveillante et elle ne l'est pas, qui se prêterait à toutes les manœuvres clandestines; despote et cruelle elle ne fait aucun cas de la vie humaine, n'est pas anglo-saxonne mais un sang mêlé, qui a le génie de la dissimulation indienne.

« Ses partisans sont entraînés par sa force magnétique et ses promesses, ils seront trompés; seules les personnes intelligentes et civilisées ne le suivront pas.

« Ce militaire organise un grand complot, à l'aide d'agents très capables et peu connus; il veut le pouvoir et se venger d'injustices imaginaires qu'il a subies.

« Sa nature inquiète cause son trouble à cet esprit de guerre et de dévastation. Je vois des instruments de guerre, des vaisseaux blindés; puis le déshonneur pour cet homme s'il ne perd la vie, ensuite l'abandon de ses amis devenus ses ennemis acharnés; il joue avec la vie de ses semblables et il a peur de la mort; sa condamnation est écrite par les esprits de l'autre monde. »

Demande: Voyez-vous quel est son aspect physique?

« Il est difficile de distinguer ce personnage à épaules larges, à forte santé à peau très brune ; toute l'ardeur de cette nature, sa détermination de fauve se lisent dans ses yeux qui ont une expression étrange, celle du tigre : il n'y a pas d'affection dans ce cœur-là, il ferait la guerre aux siens comme au premier venu, son visage le dit, sa marche l'indique ; il sera un être néfaste pour son pays. Au nom des puissances invisibles il lui est défendu de réussir. Les scènes auxquelles préside cet homme semblent se passer en Egypte ; je vois les murailles détruites et les colonnes des temples d'une grande ville tombent en ruine.

Réponse : Vous dites vrai, cet homme c'est Arabi-Pacha. Que dites-vous de son caractère religieux.

En lui, il n'y a rien actuellement qui soit porté vers la spiritualité ; cet être positif apporte cet héritage avec lui, il est né avec lui et d'une autre vie il apporte sa nature violente, pleine d'orage ; ce tigre a longtemps fait semblant de sommeiller.

(Traduit du *Banner of light* du 1^{er} juillet 1882 par Mme DITSON.)

L'AN 2400 — RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS

Dans le fragment qui suit, tiré du volume dont il s'agit imprimé au siècle dernier, l'auteur, Mercier, converse avec un guide qui le conduit dans un temple, et là, au lieu de prêtres, des philosophes mariés dissertent sur les œuvres de Dieu, laissant chacun l'adorer à son gré.

« Vous adorez un Dieu, mais admettez-vous l'immortalité de l'âme ? Quelle est votre opinion sur ce grand et impénétrable secret ? Tous les philosophes ont voulu le percer. Le sage et l'insensé ont dit leur mot. Les systèmes les plus diversifiés, les plus poétiques, se sont élevés sur ce fameux chapitre, il semble avoir allumé par excellence l'imagination des législateurs. Qu'en pense votre siècle ?

« Il ne faut que des yeux pour être adorateur, me dit-il, il ne faut que rentrer en soi-même pour sentir qu'il y a en nous quelque chose qui vit, qui sent, qui pense, qui veut, qui se détermine. Nous pensons que notre âme est distincte de la matière, qu'elle est intelligente par sa nature. Nous raisonnons peu sur cet objet, nous aimons à croire tout ce qui élève la nature humaine.

« Le système qui l'agrandit davantage, nous devient le plus cher et nous ne pensons pas que des idées qui honorent les créatures de Dieu, puissent jamais être fausses. En adoptant le plan le plus sublime, ce n'est point se tromper, c'est frapper au véritable but. L'incrédulité n'est que faiblesse et

l'audace de la pensée est la foi d'un être intelligent. Pourquoi ramperions-nous vers le néant, tandis que nous nous sentons des ailes pour voler jusqu'à Dieu et que rien ne contredit cette hardiesse généreuse? S'il était possible que nous nous trompassions, l'homme aurait donc imaginé un ordre de choses plus beau que celui qui existe; la puissance souveraine serait donc limitée, j'ai presque dit sa bonté. Nous croyons que toutes les âmes sont égales par leur essence, différentes par leurs qualités. L'âme d'un homme et celle d'un animal sont également immatérielles, mais l'une a fait un pas de plus que l'autre vers la perfectibilité, et voilà ce qui constitue son état actuel mais qui, toutefois, peut changer.

« Nous pensons aussi que tous les astres et que toutes les planètes sont habités; mais que rien de ce que l'on voit, de ce que l'on sent dans l'un, ne se trouve dans l'autre.

« Cette magnificence sans bornes, cette chaîne infinie de ces différents mondes, ce cercle radieux devait entrer dans le vaste plan de la création.

« Eh bien! ces soleils, ces mondes si beaux, si grands, si divers, nous paraissent les habitations qui ont été toutes préparées à l'homme; elles se croisent, se correspondent et sont toutes subordonnées l'une à l'autre.

« L'âme humaine monte dans tous ces mondes comme à une échelle brillante et graduée qui l'approche à chaque pas de la perfection.

« Dans ce voyage elle ne perd point le souvenir de ce qu'elle a vu et de ce qu'elle a appris, elle conserve le magasin de ses idées, c'est son plus cher trésor, elle le transporte partout avec elle.

« Si elle s'est élancée vers quelque découverte sublime, elle franchit le monde peuplé d'habitants qui sont restés au-dessous d'elle, elle monte en raison des connaissances et des vertus qu'elle a acquises.

« L'âme de Newton a volé par sa propre activité vers toutes ces sphères qu'il avait pesées. Il serait injuste de penser que le souffle de la mort eût éteint ce puissant génie. Cette destruction serait plus affligeante, plus inconcevable que celle de l'univers matériel. Il serait de même absurde de dire que son âme se serait trouvée de niveau à celle d'un homme ignorant et stupide.

« En effet, il eût été inutile à l'homme de perfectionner son âme, si elle n'eut pas dû s'élever, soit par la contemplation, soit par l'exercice des vertus; mais un sentiment intime, plus fort que toutes les objections, lui crie : développe toutes tes forces, méprise la mort, il n'appartient qu'à toi de la vaincre et d'augmenter la vie qui est sa pensée.

« Pour ces âmes rampantes qui se sont avilies dans la fange du crime ou de la paresse, elles retournent au même point d'où elles sont parties ou bien elles rétrogradent. C'est pour longtemps qu'elles sont attachées sur les

tristes bords du néant, qu'elles penchent vers la matière, qu'elles forment une race animale et vile, et tandis que les âmes généreuses s'élancent vers la lumière divine éternelle, elles s'enfoncent dans ces ténèbres où jaillit à peine un pâle rayon d'existence.

« Tel monarque à son décès devient taupe, tel ministre un serpent venimeux habitant des marais empestés, tandis que l'écrivain qu'il dédaignait ou plutôt qu'il méconnaissait, a obtenu un rang glorieux parmi ces intelligences amies de l'humanité.

« Pythagore avait aperçu cette égalité des âmes, il avait senti cette transmigration d'un corps à un autre; mais ses âmes tournaient sur le même cercle et ne sortaient jamais de leur globe. Notre métempsychose est plus raisonnée et supérieure à l'ancienne. Ces esprits nobles et généreux qui ont choisi pour guide de leur conduite, le bonheur de leurs semblables, la mort leur ouvre une route glorieuse et brillante. »

« Que pensez-vous de notre système? »

« Il me charme, il ne contredit ni le pouvoir ni la bonté de Dieu. Cette marche progressive, cette ascension dans différents mondes, tous l'ouvrage de ses mains, cette visite de la création des globes, tout me paraît répondre à la dignité du Monarque qui ouvre tous les domaines à l'œil fait pour les contempler. »

« Oui, mon frère, reprit-il avec enthousiasme, quelle image intéressante que tous ces soleils parcourus, que toutes ces âmes s'enrichissant dans leur course et où se rencontrent des millions de nouveautés, se perfectionnant sans cesse, devenant plus sublimes à mesure qu'elles s'approchent du souverain être, le connaissant plus parfaitement, l'aimant d'un amour plus éclairé, se plongeant dans l'océan de sa grandeur.

« O homme ! réjouis-toi, tu ne peux marcher que de merveilles en merveilles, un spectacle toujours nouveau, toujours miraculeux t'attend ; tes espérances sont grandes, tu parcourras le sein immense de la nature, jusqu'à ce que ton âme aille se perdre dans le Dieu dont elle tire sa superbe origine. »

« Mais les méchants, m'écriai-je ! qui ont péché contre la loi naturelle, qui ont fermé leur cœur au cri de la pitié, qui ont égorgé l'innocence, qui ont régné pour eux seuls ; que deviendront-ils ? Sans aimer la haine et la vengeance je bâtirais de mes mains un enfer pour y plonger certaines âmes cruelles qui ont fait bouillonner mon sang d'indignation à la vue des maux qu'elles ont fait tomber sur le faible et le juste. »

« Ce n'est point à notre faiblesse, subordonnée encore à tant de passions, à prononcer sur la manière dont Dieu les punira ; mais il est certain que le méchant sentira le poids de sa justice. Loin de ses regards tout être perfide,

cruel, indifférent aux maux d'autrui ! Jamais l'âme de Socrate et de Marc-Aurèle ne rencontrera celle de Véron, elles seront toujours à une distance infinie ! Voilà ce que nous osons assurer.

« Mais ce n'est point à vous à mesurer les poids qui entreront dans la balance éternelle. Nous croyons que les fautes qui n'ont pas entièrement obscurci l'entendement humain, que le cœur qui ne s'est point avili jusqu'à l'insensibilité, que les rois, qui ne sont pas crus des dieux, pourront se purifier en améliorant leur espèce pendant une longue suite d'années.

« Ils descendront dans des globes où le mal physique, prédominant, sera le fouet utile qui leur fera sentir leur dépendance, le besoin qu'ils ont de clémence et rectifiera les prestiges de leur orgueil. S'ils s'humilient sous la main qui les châtie, s'ils suivent les lumières de la raison pour se soumettre ; s'ils reconnaissent combien ils sont éloignés de l'état où ils pourraient parvenir, s'ils font quelques efforts pour y arriver ; alors leur pèlerinage sera infiniment abrégé, ils mourront à la fleur de leur âge, on les pleurera ; tandis que souriant en abandonnant ce triste globe, ils gémiront sur le sort de ceux qui doivent rester sur cette planète malheureuse dont ils sont déliivrés.

« Ainsi tel, qui craint la mort, ne sait ce qu'il craint ; ses terreurs sont filles de son ignorance et cette ignorance est la première punition de ses fautes.

« Peut-être aussi que les plus coupables perdront le précieux sentiment de la liberté ; ils ne seront point anéantis ; car l'idée du néant nous répugne, il n'y a point de néant sous un Dieu créateur, conservateur, et régénérateur.

« Que le méchant ne se flatte point de pouvoir s'y enfoncer, il sera poursuivi par cet œil absolu qui pénètre tout, les persécuteurs de toute espèce végéteront stupidement dans la dernière classe de l'existence ; ils seront livrés incessamment à une destruction renaissante qui ramènera leur esclavage et leur douleur ; mais Dieu seul sait le temps qui doit les punir ou les absoudre. »

N. D. L. R. — Depuis 1868, la librairie spirite a pu centraliser tout ce qui restait de l'édition de Mercier, elle l'a répandue dans le monde ; actuellement ces volumes sont introuvables.

Cet ouvrage, imprimé en 1772, annonçait la philosophie spirite, et cependant Mercier dit :

« Pour ces âmes rampantes qui se sont avilies dans la fange du crime ou de la paresse, elles retournent au même point d'où elles sont parties ou bien elles rétrogradent... etc. Tel monarque à son décès devient taupe ; tel ministre un serpent venimeux habitant des marais empestés. »

C'est là la figure employée dans la métempsycose de Pythagore, et nous le savons, l'âme humaine ne peut rétrograder et ne se réincarne pas dans le corps d'un animal, elle ne retourne qu'au point dont elle est partie, et c'est assez pénible que d'y revenir.

Pythagore avait pour ses adeptes le langage ésotérique, celui des vies successives sur la terre, la science sacrée puisée aux sources des Pyramides et de l'Himalaya; pour le vulgaire il parlait d'exotérisme et de retour à l'animalité, pour contenir les appétits brutaux de la foule, et ceux des viveurs qui n'existaient que pour satisfaire leurs appétits égoïstes et individuels.

Nous le croyons, c'est ainsi que Mercier se fût exprimé, mais il parlait à une race de viveurs; Allan Kardec honorait tout spécialement le philosophe Mercier.

TRANSFORMISME

Dans nos articles, nous avons toujours combattu le transformisme comme contraire au spiritualisme qui affirme que la progression des êtres n'est point fatale comme l'entend le premier, mais qu'elle ne peut s'effectuer qu'avec la volonté soutenue des êtres. En conséquence, l'homme seul peut progresser principalement au moral, et fort peu au physique parce que seul, il a conscience de lui-même, faculté que n'ont pas les animaux.

Le transformisme est contraire à toutes les observations géologiques actuelles; il ne peut montrer, ni dans le passé, ni dans le présent, des intermédiaires entre des genres complètement différents, comme entre les sauriens et les mammifères, et encore entre le singe et l'homme.

Pour soutenir leur thèse, les transformistes prétendent que les époques géologiques ont eu des durées excessivement longues, ce qui aurait permis aux diverses espèces de se transformer à l'aide d'une très lente progression.

Ainsi M. de Mortillet admet que l'époque quaternaire, caractérisée par l'apparition de l'homme, aurait duré deux cent mille ans, se basant sur ce que les dépôts marins actuels paraissent être en moyenne d'un mètre en mille ans, et que les dépôts quaternaires atteignent 200 mètres.

M. Flammarion admet que l'époque quaternaire, pendant laquelle l'homme aurait vécu dans un état intermédiaire entre le singe et l'homme, aurait duré plus de cent mille ans.

Les récentes observations de plusieurs géologues infirment les assertions d'une aussi longue durée.

M. Fontannes, qui a si bien exploré le bassin du Rhône, admet qu'à

l'époque quaternaire, le lit de ce fleuve avait 14 kilomètres de large à Montélimar, 22 à Avignon.

M. Flammarion, dans *Le monde avant l'homme*, prouve qu'à cette époque, la Seine était incomparablement plus forte que de nos jours.

Sur la rive droite du Rhône, de Givors au midi de l'Ardèche, on remarque dans les cours d'eau venant des Cévennes des roches granitiques, depuis quelques mètres cubes jusqu'à plus de trente, que ces rivières ont charriées et rongées comme de gros cailloux; en suivant les pentes des rivières, les dites roches se sont arrêtées plus ou moins loin du Rhône, à une altitude de 250 à 260 mètres, laquelle du nord au midi varie de 130 à 180 mètres au-dessus du niveau de ce fleuve, à cause de sa pente.

La vallée du Rhône ayant été jadis plus basse de 250 à 260 mètres, la mer en recouvrait tout le fond; on en reconnaît parfaitement le niveau et les dépôts. Les vallées des rivières encaissées dans des montagnes s'élargissaient en arrivant dans la mer tertiaire où elles formaient de petits golfes ou fiords, remontant plus ou moins haut dans ces vallées suivant leur pente.

Les rivières perdant leur vitesse en débouchant dans les fiords, déposaient leurs gros matériaux qu'on trouve toujours à la même altitude dans leurs vallées plus ou moins loin du Rhône.

Lorsque le bassin du Rhône fut soulevé de 250 à 260 mètres (niveau actuel), la mer se retira, laissant les gros matériaux sur place; les rivières prolongées jusqu'au Rhône n'ont plus pu déplacer ces gros matériaux accumulés à l'entrée de l'ancien fiord.

Cela prouve que ces cours d'eau étaient considérablement plus forts avant le soulèvement de la contrée.

Ainsi d'après toutes ces observations et les énormes vomissements produits par les rivières dans les alluvions anciennes, on peut admettre que la plupart des cours d'eau étaient de dix à vingt fois plus forts que maintenant, vers la fin de l'époque tertiaire et pendant une grande partie de la quaternaire.

En conséquence, les dépôts sédimentaires devaient être alors proportionnels à ces masses fluviales.

Ainsi les dépôts de ces époques, au lieu d'un mètre, pouvaient avoir une puissance de 10 à 20 mètres par mille ans, ce qui diminuerait considérablement la durée des époques passées.

Au lieu de cent à deux cent mille ans, la durée de l'époque quaternaire se trouverait réduite à dix ou quinze mille pendant laquelle l'humanité aurait vécu dans un état sauvage, puisqu'elle n'a laissé aucune trace de constructions.

Quand on voit les progrès qu'elle a faits en moins de quatre mille ans, on ne peut guère admettre qu'elle ait passé de cent à deux mille ans dans un état plus ou moins voisin de la bestialité.

L'absence de fossiles humains pendant toute cette époque milite contre une pareille durée. Réduite à dix ou quinze mille ans, l'humanité quaternaire se trouve plus en rapport de durée avec les renseignements de l'histoire, de l'archéologie et de la géologie.

Les vastes dépôts de cailloux qu'on trouve dans la Crau et le bas Dauphiné, peuvent s'expliquer ainsi : Lors du soulèvement des Alpes et de la vallée du Rhône, ce fleuve, la Durance et les torrents des Alpes débordés, en charrièrent les débris ; les matériaux tendres se brisèrent et formèrent de la terre et du sable selon leur nature ; les durs résistèrent et furent transportés sous la forme de cailloux qui s'arrêtèrent sur les bords de la mer tertiaire ; il en résulta que le soulèvement l'obligeait à se retirer.

Ces cailloux émergés sont restés en place, couvrant des étendues plus ou moins grandes ; c'est pour cela qu'on trouve leurs dépôts dans plusieurs localités et à diverses hauteurs.

Il nous semble que les géologues actuels supposent des durées trop longues aux diverses époques géologiques ; ils ne paraissent pas tenir compte de la puissance des cours d'eau, à ces anciennes époques, lesquels devaient produire des dépôts proportionnels à leur débit plus considérable que maintenant.

Un autre fait milite contre ces très longues durées : dans les Cévennes, montagnes primitives, se trouvent des étendues considérables de terrains entièrement formés du granit le plus ancien, parce qu'il ne contient ni gneiss, ni micaschistes, ni calcaires ; les roches à découvert, les pyramides y abondent ; leur grande élévation au-dessus du sol indique qu'elles n'ont jamais été couvertes de terre. En les examinant, on est étonné de voir leurs arêtes et leurs aspérités généralement aussi bien conservées ; il est difficile d'admettre que ces roches, plus ou moins attaquables par les agents atmosphériques, ne soient pas plus altérées après les millions d'années que les géologues leur supposent.

Autre fait : les dépôts de grosses roches qu'on trouve dans les anciens flords granitiques à la limite de la mer tertiaire n'ont pas l'importance de dépôts effectués par les cours d'eaux qui y aboutissaient pendant des millions d'années.

Les géologues qui ont si bien étudié les terrains sédimentaires nous paraissent avoir peu étudié les terrains primitifs, qui cependant peuvent nous renseigner sur certains faits de l'ancien monde.

La doctrine transformiste est encore infirmée par ce fait que certains

animaux qui habitaient peu, dans l'époque tertiaire, nos contrées, tels que les éléphants, les grands rennes, l'ours des cavernes et autres, ont préféré émigrer, les premiers vers le sud, les derniers vers le nord, plutôt que de se transformer en espèces pouvant s'adapter au milieu actuel.

Le progrès des êtres s'effectue par des actes de volonté.

P.-G. L.

VIE DE JÉSUS,

PAR DE RÉGLA.

L'œuvre que voici de l'auteur français, a produit en France lors de son apparition, il y a environ trois ans, une grande sensation qui me semble justifiée. Comme j'offre au lecteur ce livre traduit en allemand, je souhaite qu'il obtienne encore la même attention de ce côté-ci des Vosges. Je le souhaite d'autant plus que justement dans ces derniers temps, des tentatives conçues dans le même esprit ont été remarquées en Allemagne.

Ceci surtout donne à cet ouvrage son charme propre, sa supériorité particulière. Après la longue série des écrivains qui ont travaillé la même matière au point de vue théologique — depuis Hase et Strauss jusqu'à Beyschlag et Weiss — c'est la première fois que se présente devant le lecteur allemand le médecin praticien, familier des sciences physiques, et qui semble aussi avoir acquis de profondes connaissances dans le domaine de la « physiologie transcendente » ; comme dans l'action publique de Jésus la guérison des malades marcha toujours de pair avec l'enseignement de la doctrine, il fallait peut-être qu'après les théologiens un médecin fût aussi appelé à traiter un sujet qu'il aborde armé de la culture intellectuelle de son temps, et animé d'un dévouement plein d'amour pour le sublime fondateur de notre religion (1).

D^r ALBRECHT JUST.

OBSÈQUES DE M^{me} ADRIEN BETSCH

Les obsèques de Mme A. Betsch ont eu lieu à Reims le 8 juillet, à 10 heures du matin.

M. Leymarie empêché a été remplacé par M. Lucien Betsch pour présider la cérémonie purement spirite de sa belle-sœur.

Sept cents personnes (les 2/3 étaient des hommes) suivaient la bière recouverte par le drapeau de l'Enseignement spirite de Reims, auquel appartenaient tous les membres de la famille Betsch.

Deux banderolles couleur aurore, aux extrémités desquelles se trouvent

(1) 1 vol. in-8, avec figures 8 fr.

brodées les maximes spirites en lettres d'argent : « Amour, Charité, Fraternité et Solidarité » reposaient sur le drap,

Des fleurs et de nombreuses couronnes ornaient le corbillard, celui des pauvres, qui sert à tous les enterrements spirites à Reims.

Huit dames spirites de vieille date tenaient les cordons du poêle.

A la maison mortuaire M. Betsch prononça quelques paroles et lut à haute voix la prière pour ceux qui quillent la terre, écoutée par les assistants avec un religieux recueillement.

L'affluence était telle sur le parcours qu'un service d'ordre de police avait été organisé aux portes du cimetière, ainsi qu'autour du terrain d'inhumation.

On remarquait la couronne de l'Union des groupes spirites de Reims, celle offerte par le personnel de l'Usine de Tilly où M. Adrien Betsch compte quatorze années de bons services, et d'autres non moins belles.

Au cimetière M. L. Betsch lut le Notre Père de l'Évangile selon le Spiritisme et les prières d'usage, puis il adressa quelques paroles d'adieu à sa sœur, au nom de la famille.

M. Rouy, dans un admirable discours, développe les bienfaits de nos enseignements avec une émotion bien notée, qui gagna bientôt toute l'assemblée et produisit sur tous un effet qui certainement conviera à l'étude les étrangers à notre cause.

Malgré la peine éprouvée par une famille cruellement éprouvée, chacun des membres a retrouvé la force et le courage, en constatant les marques de sympathie qui leur ont été témoignées dans cette circonstance pénible.

UN ASSISTANT.

BIBLIOGRAPHIE

CATÉCHISME FRANÇAIS A L'USAGE DES ÉCOLES PRIMAIRES

Il vient d'être réédité un CATÉCHISME en vers, contenant les principes de philosophie, de morale et de politique républicaine, publié en l'an V de la République, par un nommé La Chabeaussière, qui habitait Bordeaux, du moins la première édition de 1797 a été imprimée chez Puynesge, cours Fructidor, n° 10, à Bordeaux.

Une personne qui ne donne pas son nom, en possession d'un exemplaire rare de ce DOCUMENT HISTORIQUE, a pensé qu'il était de son devoir de partager aujourd'hui sa bonne fortune entre tous ses contemporains, en les mettant à même d'avoir sous la main la reproduction textuelle et originale de ce

précieux recueil qui fut pendant quelque temps, il y a quatre-vingt-dix-sept ans, le *Formulaire des instituteurs et des institutrices primaires*.

S'ils veulent être sincères et exempts de préjugés, ils verront que cet opuscule renferme toutes les notions du droit et du devoir, tous les principes indispensables aux individus et aux sociétés pour que *l'intérêt de chacun soit l'intérêt de tous*, et que *l'intérêt de tous soit l'intérêt de chacun*.

Nous allons donner quelques strophes de ce catéchisme.

Qui êtes-vous ?

1. — HOMME libre, Français, républicain par choix ;
Né pour aimer mon frère et servir ma patrie,
Vivre de mon travail ou de mon industrie,
Abhorrer l'esclavage et me soumettre aux lois.

Qui vous a créé ?

2. — CELUI dont le pouvoir a tout fait en tout lieu,
Le ciel, les élémens, les animaux, les hommes,
Les astres, la lumière et le globe où nous sommes ;
J'y crois en l'admirant, et je l'appelle DIEU.

Qu'est-ce que Dieu ?

3. — Je ne sais ce qu'il est ; mais je vois son ouvrage :
Tout à mes yeux surpris annonce sa grandeur :
Mon esprit trop borné n'en peut tracer l'image :
Il échappe à mes sens, mais il parle à mon cœur.

Comment faut-il honorer Dieu ?

4. — L'ordre de l'univers atteste sa puissance ;
Tout est pour les humains, ou merveille ou bienfait.
Son culte est le respect et la reconnaissance :
L'hommage qu'il préfère est le bien que l'on fait.

Qu'est-ce que la vie ?

5. — CHAQUE pas du berceau nous conduit au cercueil ;
C'est la route prescrite ; on y voit maint écueil.
L'homme qui la parcourt d'un œil sûr, d'un pas ferme,
En embellit l'espace, et n'en craint pas le terme.

Qu'est-ce que le cercueil ou la mort ?

6. — Le repos des douleurs, le seuil d'une autre vie ;
Un instant que craint seul l'homme lâche ou pervers ;
Désirable, s'il sauve ou l'opprobre ou les fers ;
Glorieux, s'il devient utile à la patrie.

Qu'est-ce que l'âme ?

7. — Je n'en sais rien ; je sais que je sens, que je pense,
Que je veux, que j'agis, que je me ressouviens ;
Qu'il est un être en moi qui hors de moi s'élance ;
Mais j'ignore où je vais et ne sais d'où je viens.

L'âme est-elle immortelle?

8. — Tout change sans périr, l'âme est donc immortelle,
L'âme survit entière au corps décomposé :
J'en ressens le désir, Dieu m'eût-il abusé ?
Pour si tôt la détruire, eût-il tant fait pour elle ?

En tout 55 questions, dont 55 strophes. Ce catéchisme se vend 0 fr. 60 port payé.
(Cette petite somme peut être envoyée en timbres-poste.)

Les magnétiseurs et la médecine. — Sur la plainte du Syndicat des médecins de la Sarthe, le parquet du Mans avait poursuivi devant le tribunal correctionnel de cette ville, le 18 mai dernier, pour exercice illégal de la médecine, Mme veuve Blin, sage-femme au Mans, qui prétend guérir toutes les maladies par l'imposition des mains ou l'influence du regard. Elle avait été condamnée à neuf amendes.

Mme veuve Blin s'étant pourvue en appel, la cour d'Angers, après plaidoirie de M^e Comby, vient d'infirmier le jugement correctionnel :

« Considérant que de l'examen du dossier il résulte que l'inculpée s'est uniquement bornée, vis-à-vis des personnes qui sollicitaient ses soins, à pratiquer sur elles, par dessus leurs vêtements, des passes magnétiques, à appliquer sur le bras du sieur Hermange un barreau magnétique et à conseiller à la plupart comme boisson l'emploi d'eau aimantée ;

« Considérant que si, sous l'empire de la loi de ventôse an XI qui ne définissait pas l'exercice illégal de la médecine, ces faits pouvaient être réprimés, il n'en saurait être de même depuis la loi du 30 novembre 1892 qui a défini, quoique en termes assez vagues, le dit exercice illégal ;

Considérant, en conséquence, que la veuve Blin, en se livrant sur diverses personnes aux pratiques magnétiques ci-dessus relatées et en conseillant l'absorption d'eau aimantée, ne saurait être considérée comme ayant exercé un traitement ou prescrit des médicaments de nature à entraîner contre elle les peines édictées par la loi de novembre 1892 »... Le premier jugement est donc infirmé, et c'est justice vraie.

Mystère des Sciences occultes. — Presque au début du xx^e siècle, à une époque où tout le monde s'occupe des questions merveilleuses, révélées par les occultistes, un ouvrage général, à la portée de tous, s'imposait.

L'auteur des *Mystères des Sciences occultes*, qui, dans sa modestie d'adepte, a voulu cacher sous le voile de l'anonymat sa personnalité bien connue des initiés aux doctrines secrètes des collèges sacerdotaux de l'antique Egypte, a réuni dans ce livre plus de mille faits possédant l'attrait irrésistible des romans les plus poignants avec ce cachet d'intérêt qui n'est dû qu'à la vérité.

Le caractère constant de cette œuvre est de rester exclusivement scientifique et d'une honnêteté inattaquable quant aux faits ; l'auteur, en effet, a scrupuleusement évité de donner prises à certaines exagérations dont les sectaires ne savent pas toujours se garder et qui ridiculisent souvent les ouvrages ou les organes les plus estimables.

D'un style simple et léger, dans la forme d'une aimable causerie, il repasse sans parti pris toutes les hypothèses appuyées de faits *vrais* vérifiés et indéniables présentées par toutes les Ecoles, par les sectes les plus dissidentes. Il n'hésite pas à déceler la fraude partout où elle peut se trouver, et à mettre le lecteur en garde contre les charlatans et les imposteurs.

Ce livre, illustré de nombreuses gravures qui fixent l'esprit en le reposant, s'adresse à tous les lecteurs, mondains, savants et philosophes, qui veulent connaître les principaux phénomènes invoqués par les partisans actuels de ce gigantesque mouvement en avant créé par une pléiade d'esprits hardis qui défendent la même cause.

La lecture des *Mystères des Sciences occultes*, en deux heures, mettra chacun à même de causer brillamment de ces faits de divination, de chiromancie, dont tout le monde est avide et que si peu connaissent.

10 fr. grand in-8° de 700 pages, avec figures.

La 26^e série du *Dictionnaire Encyclopédique Universel illustré* publié par Flammarion est en vente. Elle commence par le mot *Carte*, un des plus usités de la langue française, avec des notices très complètes et fort instructives sur les cartes postales, les cartes astronomiques, célestes, géographiques, marines, les cartes à jouer, etc. Au mot *Cartésianisme* nous trouvons une dissertation savante et substantielle sur la doctrine et les fameux principes de Descartes. Il faut noter aussi des articles sur les mots : *Cas*, *Caséine*, *Casoar*, *Casque*, son origine, ses formes successives, son usage dans la suite des temps et son utilité dans l'armement actuel. Citons également les mots : *Castramétation* (art de tracer les camps militaires) ; *Castration*, *Catacombes*, *Cataracte*, avec les méthodes actuelles de l'opération de la cataracte, et enfin *Cassation* : jurisprudence, juridiction de la Cour de cassation, son historique, son organisation, les pourvois en matière civile et en matière criminelle, la procédure à suivre par les justiciables, etc.

De nombreuses gravures explicatives sont insérées dans le texte aux articles importants.

Le *Dictionnaire Encyclopédique Flammarion*, par les documents et les renseignements si précis qu'il contient, est appelé à rendre les plus grands services.

Prix de chaque série : 50 cent. (franco).

Les *Petites Religions de Paris*, par JULES BOIS. Un vol. de 220 pages. — 3 fr. 50 (L. Chailley, éditeur).

En dehors des religions officielles, il existe un grand nombre de petites chapelles, et les cultes les plus étranges revivent à Paris. On n'en connaissait jusqu'ici que peu de chose. M. Jules Bois, déjà connu par des travaux sur le mysticisme, s'est enquis de ces rites mystérieux, a vu ces pontifes bizarres, a pénétré dans ces temples inconnus. Les *Petites Religions de Paris* nous sont un guide familier et sûr à travers ces pittoresques et troublantes Eglises, où la femme, souvent prêtresse, quelquefois Dieu, prépare l'alliance de la Religion et de l'Amour. Prix, 3 fr. 50.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.